

Les «Mémoires dictés par Gabriel Dumont» et le «Récit [de] Gabriel Dumont»*

Textes présentés et annotés

par

Denis Combet
Brandon University
Brandon (Manitoba)

Les «Mémoires dictés par Gabriel Dumont» (p. 107-113) et le «Récit [de] Gabriel Dumont» (p. 113-151) se trouvaient aux Archives de l'Union nationale métisse de Saint-Joseph. Par la suite, ils furent transférés aux Archives du Manitoba. Ils ont été déposés à la Société historique de Saint-Boniface au printemps 2001.

Les deux récits que nous présentons ont été dictés oralement par le chef de l'armée métisse de 1885 et ont été recueillis par un auteur anonyme vers 1903. Le premier texte les «Mémoires dictés par Gabriel Dumont» traite d'épisodes touchant avant tout à la vie du chef métis aux côtés des autochtones de l'Ouest canadien, ainsi que quelques anecdotes liées aux événements qui ont suivi la révolte de 1885. En fait, ces récits englobent la jeunesse et la maturité de Dumont; toutefois, ils sont silencieux quant aux événements politiques de 1870 et de 1885. Dans ce sens, ils sont un prélude aux épisodes relatés dans le «Récit [de] Gabriel Dumont» surtout concentrés autour de la révolte de 1885, à savoir l'escarmouche du lac aux Canards (Duck Lake), les combats

* Ces récits sont reproduits ici dans une première version: le français a été standardisé dans la plupart des cas, les noms géographiques ont été uniformisés, et quelques termes problématiques sont suivis du terme français entre crochets ou sont entre parenthèses. Denis Combet a l'intention de reprendre ces textes, avec une traduction en anglais, dans un projet plus vaste qui comprendra aussi d'autres récits inédits portant sur l'Ouest canadien. [note de la rédaction]

de Fish Creek et la bataille de Batoche. Les deux récits appartiennent donc à l'histoire événementielle et anecdotique. Ils sont aussi discours apologétique car Gabriel Dumont se présente comme un homme qui, tout au long de sa vie, a agi par souci de devoir envers son peuple et ses amis.

Certes, à travers ses actions et ses pensées, c'est aussi l'esprit de noblesse d'un grand peuple des prairies que nous retrouvons, les Métis francophones, qui, au contraire des Métis anglophones, n'hésitèrent pas à prendre les armes pour défendre leurs droits que le gouvernement canadien méprisait injustement. Mais dans son récit, Gabriel Dumont sait aussi se distinguer des autres et des siens en faisant valoir son sens supérieur de l'honneur et du courage. Il est non seulement «le Prince des prairies», mais il se présente comme l'inspiration des troupes qu'il mène au combat au lac aux Canards, à Fish Creek et à Batoche. De fait, l'héroïsme du chef métis trouve un parfait équilibre avec son sens du devoir. Par exemple, à la veille des événements dramatiques de 1885, il laisse entendre aux autres Métis qu'à partir du moment où il prendra les armes, il ira jusqu'au bout, et c'est ce qu'il demande aux siens de faire, car il doute de leur esprit d'engagement à long terme. Quelques images fortes ressortent des événements dramatiques de 1885. Sa blessure à Fish Creek ne l'empêche pas de se battre jusqu'à la fin, de rallier les fuyards, de préparer des plans d'attaque et de défense. Enfin, traqué par la police qui sillonne la région de Batoche, il recherche encore Louis Riel pour l'emmener avec lui, sans succès il est vrai.

Les «Mémoires dictés par Gabriel Dumont» et le «Récit [de] Gabriel Dumont» restent des documents chargés d'émotion. Et malgré la spontanéité que comporte le témoignage rapporté, l'auteur anonyme réussit assez bien à présenter ce segment du récit de vie de Gabriel Dumont dans la tradition des mémoires d'État. Les scènes, la présentation des personnages, les digressions et le cadre spatio-temporel montrent que l'auteur suit le modèle de la narration des récits militaires. Mais au delà de l'épopée métisse des événements de 1885, c'est le rôle de Gabriel Dumont et son héroïsme supérieur qui ressortent d'un récit avant tout apologétique.

Cette édition est la première étape d'une publication plus complète qui réunira d'autres témoignages de

personnages métis qui ont participé aux événements de 1885. Pour l'établissement du texte, nous restituons l'ordre des passages qui nous semble s'imposer. Pour les noms propres déformés (ou incomplets) nous avons rajouté à leur suite la véritable orthographe entre crochets. Enfin, nous tenons à remercier Diane Payment de Parcs Canada pour ses conseils et ses remarques.

MÉMOIRES DICTÉS PAR GABRIEL DUMONT

Gabriel Dumont: soixante-cinq ans (il avait quarante-sept à la rébellion), fils d'Isidore Dumont; à douze ans il est à la rencontre avec les Sioux, il tirait. Né à Winnipeg, puis emmené en très bas âge au fort Pitt où il resta jusqu'à dix ans, il retourne alors, très jeune, avec ses parents, à Winnipeg. Pendant la rébellion de 1870, il était précisément campé à Batoche. Avant de partir de Winnipeg, il avait dit à Riel: «Si tu fais quelque chose, envoie-moi chercher, et je viendrai avec les Sauvages»¹.

Épisodes de sa vie

«Une fois, dit-il, j'ai tué un Pied Noir en me battant pour les Cris². Ce Pied [Noir], vois-tu, était le plus hardi d'eux autres. Il s'avancait tout seul vers nous. Je fonce sur lui, j'avais un bon coureur, il se sauve; mais je le rejoins comme un buffalo. Quand je fus presque côte à côte, je lui darde le canon de mon fusil sous les reins et en un temps je lâche le coup. Il culbute en avant devant la tête de mon cheval et celui-ci, au grand galop, surpris par cet obstacle imprévu, bondit par-dessus avec tant de violence, que je fus presque jeté en arrière. Le poney du Pied Noir galopait toujours à côté de moi. Je passe ma jambe par-dessus le cou de mon cheval et je saute à terre en m'accrochant à la bride du poney démonté. Puis je reviens vers le pauvre Pied Noir; il était tué raide, et cela me fit de la peine, car il ne m'avait jamais fait du mal.» «Mais alors, dis-je à Gabriel Dumont, pourquoi vous battiez-vous contre eux?» «Voici pourquoi», répond-il. Et il raconte: «Nous étions campés six ou sept tentes de Métis, auprès d'un campement de Cris avec lesquels nous étions en bons termes. Un jour, tandis que je n'étais pas là, un Cri vient à ma tente, près de laquelle un bon cheval était à l'enfarge³; c'était une enfarge de fer fermée au cadenas. Le Cri voulait avoir mon

cheval pour aller se battre contre des Pieds Noirs qui étaient dans les environs, et il demanda le cheval à ma femme. Celle-ci refusa. Alors le Cri dit: «Si tu n'ouvres pas l'enferme, je tue le cheval.» La femme de Gabriel s'exécuta.

Quand Gabriel revient, il était fort en colère d'apprendre la chose. Le soir même, il y avait une danse de guerre chez les Cris. Il y va. «J'entrai dans la loge, dit-il, et je m'assis sans rien dire avec les jeunes. Quand ils eurent fini de danser, je me levai, j'allai parmi les guerriers et je me pris à dire: "Amis! Amis! je vais vous raconter ce que j'ai fait! J'ai fait ceci... j'ai fait cela... je me suis battu ici où on a admiré mon courage, puis là, où j'ai mis un ennemi en fuite. Tous mes ennemis me craignent et tous mes amis disent que je suis le meilleur pour courir à cheval et pour tirer le fusil, etc." Et bien aujourd'hui vous m'avez fait une chose qui m'a offensé. Pendant que je n'étais pas là, vous êtes venu prendre mon cheval. C'est pas de valeur de faire peur à une femme, nous avons toujours été bien ensemble, et ce qu'on fait à elle, c'est comme si c'était à moi. Eh bien! je vous le dis, je ne veux pas souffrir ça.»

Les Cris lui font observer qu'ils n'ont pas eu dessein de l'offenser, que c'est leur loi et que, d'après leur loi, eux et leurs amis et alliés sont obligés de fournir leurs meilleurs chevaux quand il faut combattre l'ennemi. «Je ne m'occupe pas de votre loi», dit Gabriel. «Si vous me verrez combattre avec vous, il y en a qui passent devant moi pour aller courir sur l'ennemi, alors vous pouvez prendre mon cheval; mais si je suis toujours le premier pour foncer sur l'ennemi, qu'alors il n'y en ait pas un qui viennent toucher à mon cheval quand je ne suis pas là!»

Le lendemain, ajouta Gabriel Dumont, les Cris se rencontrèrent avec les Pieds Noirs. «J'allai me battre avec eux et c'est à cause de ce que j'avais dit la veille que je courus le Pied Noir et que je le tuai pour faire voir aux Cris que j'étais meilleur qu'eux afin qu'ils me respectent.»

Un jour, il était en reconnaissance à la chasse au buffalo; pour monter sur une butte, il laisse son cheval en bas en l'attachant par un pied au licol. Il ne montait jamais sur le

sommet de la butte, mais sur le versant, parmi des roches quand il y en avait, afin d'y être dissimulé. Ce jour-là, il se place donc parmi des roches, se glissant à plat ventre. Il aperçoit, sur une colline opposée, une tache allongée verticalement qui devait être un être vivant; mais était-ce un homme ou un loup assis sur son derrière? Il se dit, si ça s'écrase, c'est un homme, si ça s'allonge ce sera un loup. Il attend donc. La tache, en remuant, s'écrase. C'était un homme. Il attend longtemps, ça ne bougeait pas. Il se dit, mon homme dort. Je vais aller le voir. Il redescend, prend son cheval, fait le tour des buttes, arrive au sommet de celle où l'homme dormait, mais il se dit: si je vais comme cela, il aura avantage sur moi; donc il descend de son cheval qu'il laisse de nouveau en bas. Il s'avance; il aperçoit le dormeur dont le fusil était par terre à son côté; Gabriel, lui aussi, avait son fusil à la main, prêt à se défendre, mais comment l'aborder? Il se disait, si je lui fais peur en le réveillant, il va sauter sur son fusil et me tuer. Alors il s'avance à pas de loup jusque vers lui, ramasse son fusil, le soulève doucement, se retire d'un pas et pose le fusil par terre en arrière. Maintenant, il n'y avait plus de danger. Gabriel se demande seulement de quelle façon originale il va le réveiller. Il discute en lui-même, après il se dit: après tout, c'est un ennemi, je vais le «fourailler»; il portait un gros fouet de cuir matté; il le cingle en plein corps. L'homme, qui était un Sauvage de la tribu des Gros-Ventres, se trouva subitement à genoux devant lui, le visage exprimant un effroi indicible. Mais Gabriel se met à rire et le Gros-Ventre rit.

Après quelques instants, [il dit] qu'il ne veut pas lui faire de mal. Gabriel le fait asseoir à côté de lui, mais du côté opposé au fusil, prend sa pipe, l'allume et la lui offre. Le Sauvage reprend confiance et fume avec délices. Cependant, au bout d'un moment, tout son corps se met à trembler, au point qu'il ne pouvait plus tenir la pipe, et il fait comprendre par signes à Gabriel combien il lui a fait peur. Enfin, Gabriel se lève et lui redonne son fusil, et ils se dirigent ensemble vers le cheval de Gabriel; arrivés là, il fallait se baisser pour détacher le pied de son cheval, mais la crainte le prit. «Les Sauvages sont si lâches, dit-il, j'eus peur que pendant que je me baisserai, il me tirât son coup de fusil», et il fit signe au Gros-Ventre d'aller lui-même d'abord à son propre cheval qui était

aussi sur le penchant du coteau. Le Sauvage obéit, et à peine sur sa bête, il partit à toute vitesse comme si le diable le poursuivait, et Gabriel partit ensuite de son côté.

Une autre fois, (il était jeune), il aperçoit dans la prairie un homme de Sang. Ils foncent l'un sur l'autre, chacun croyant sans doute que l'autre allait être effrayé et tourner bride, «mais quand je fus un peu près, dit Gabriel, je vis bien à ses yeux qu'il foncerait jusqu'au bout.» Le Sauvage était armé d'une arbalète, mais leur rencontre fut assez imprévue et rapide pour qu'il n'ait pas le temps de sortir une flèche de son carquois. Voyant cela, Gabriel ne voulut pas lui faire de mal et songea seulement à le terrasser. Leurs chevaux se heurtèrent les épaules. L'homme de Sang ne put arrêter son cheval net, tandis que Gabriel, asseyant le sien sur ses jarrets, lui fit faire volte-face. «Et j'ai trouvé bon, rejoignant mon adversaire en arrière, [de] le saisir si rigoureusement par le bras, que l'autre ne songea pas à se défendre.» Gabriel emmena son prisonnier par le bras jusqu'au camp. Là, on lui donna une pipe qu'il fuma sans descendre de son cheval, puis on lui dit qu'il pouvait s'en retourner, et il fuit à toute allure.

Longtemps après, Gabriel, s'occupant de mettre la paix entre deux nations, reconnut dans un campement son ancien prisonnier. Il y avait vingt ans de cela, mais le Gros-Ventre avait parmi sa chevelure noire des mèches blanches qui le signalaient assez. Il était maintenant un grand chef de sa nation et s'appelait Dépouille de Bœuf. Ils se firent alors des démonstrations fraternelles.

Il allait traiter de la paix dans un campement sioux⁴. En sortant de la tente où il était reçu, tandis qu'il sortait, penché, par l'étroite ouverture fermée d'une peau ballottante, un Sioux lui frappa la tête de l'extrémité du canon de son fusil, appuyant en même temps sur la détente. Par hasard, le coup rata, et il en fut quitte pour une contusion. Les autres Sioux se ruèrent alors sur leur frère qui déshonorait leur parole et le chassèrent du camp à coups de pied et de bâton.

En 1891, alors qu'il était aux États-Unis, il faillit être assassiné. Il était campé avec quelques autres Métis auprès. Il était seul dans sa tente. Pendant la nuit, il fut réveillé par un coup de couteau en arrière de l'oreille gauche. Il se lève, tâche de maîtriser son agresseur. «Je ne voulais pas lui faire de mal, dit-il, il ne me choquait pas; je lui disais, mais qu'est-ce que tu veux faire, dis? Mais qu'est-ce donc que tu veux faire?» Et Gabriel répète cela plusieurs fois ou ne se met pas en colère, seulement comme de la surprise de voir un homme se mêler de ce qui ne le regarde pas. Lui, Hercule physique, il considérait l'autre armé d'un couteau comme un maringouin qui voulait le piquer.

Cependant, l'assassin lui donne encore plusieurs coups dans le dos. Gabriel parvient à lui mettre le genou sur l'épaule, et pendant qu'il va lui saisir enfin la main, le meurtrier, se débattant, lui fait deux lardasses dans le ventre, une très à gauche, au-dessous des côtes, l'autre un peu plus bas, à gauche et au-dessus du nombril. Chacune a bien quatre ou cinq pouces de long [10-13 cm] et ont des cicatrices très larges. Les blessures, en effet, étaient horriblement béantes, et ce fut un prodige que la partie abdominale n'ait pas été atteinte. Alors Gabriel tenait son assassin en respect, sa main droite à demi dans la bouche, lui serrant la joue jusqu'à la gorge; de sa main gauche, il avait saisi le couteau à pleine poigne en se coupant les doigts. Ses voisins de tente arrivèrent au bruit. Comme ils voyaient Gabriel près d'étouffer son adversaire, ils lui dirent: «Lâche-le, lâche-le!» Gabriel le lâche, et l'autre s'enfuit. Il suppose que c'était un homme alléché par la prime de 5 000 \$ promise pour sa tête par le gouvernement canadien.

Sa blessure à la bataille du lac aux Canards⁵

Il souffrit tout le temps de la guerre, à Fish Creek et à Batoche, après avoir crié toute la journée comme il le faisait, il avait la tête enflée le soir. En arrivant aux States, la blessure suppurait encore. Il se fit soigner. Il y a une entaille longue de deux pouces [5 cm] et profonde de trois quarts de pouce [2 cm], juste sur le sommet de la tête. Il faut qu'il ait eu le crâne d'une épaisseur extraordinaire pour n'être pas tué. Les

médecins lui ont dit qu'il avait une grosse artère coupée. Ainsi, même après la guérison, eut-il plusieurs fois des accidents. Quand il tournait fort, c'était comme si on lui avait [donné] un coup de marteau sur le crâne, et plusieurs fois il tomba en perdant connaissance, mais seulement le temps de tomber et se relevant immédiatement. Un jour même, il tomba ainsi dans une boutique de forge, la figure sur un tas de rognures de fer aiguës, qui lui firent des entailles dans tout le visage. Depuis quelques temps, ces accidents ne lui arrivent plus, la circulation s'étant sans doute régularisée par des artérioles voisines qui, en se distendant peu à peu, ont pu remplacer l'artère coupée.

Gabriel Dumont passa pour avoir été en France avec Buffalo Bill⁶. C'est faux. Il fut engagé avec Buffalo Bill, mais en Amérique avant 1889. Comme dans son voyage en Europe, Buffalo Bill devait passer par l'Angleterre, il savait que Gabriel n'avait pas alors son amnistie: il (Gabriel Dumont) ne voulut pas le suivre. Buffalo Bill eut avec lui, en France, Michel Dumas, Ambroise Lépine (frère du vieux Maxime Lépine et général à la rébellion de 1870, mais n'ayant point pris part à celle de 1885), Jules Marion (fils d'Édouard Marion), Maxime Goulet (frère de Roger Goulet, récemment mort au bureau des terres à Winnipeg). Michel Dumas et Ambroise Lépine ne restèrent pas longtemps chez Buffalo Bill. Ils étaient presque constamment ivres, et il les mit à la porte. Ambroise Lépine (Farget) prétend qu'on le prenait pour Buffalo Bill et que c'est par jalousie que celui-ci le remercia. Ils étaient sur le pavé, ils allèrent frapper à la porte du consulat canadien: Paris. C'est alors que Michel Dumas se fit passer pour Gabriel Dumont. M. Pierre Toussin, alors secrétaire du conseil du Canada, fut chargé par celui-ci de les présenter au général^{***}, mais de la commune de Neuilly, sur les territoires sur lesquels était installé Buffalo Bill. «Mon général, dit Pierre Toussin, je vous présente les généraux Gabriel Dumont et Lépine, à l'armée de la rébellion des Métis français au Canada. Le général s'intéressa à eux par bon sentiment de fraternité d'armes, et ce fut par son secours et celui du consulat canadien que Michel Dumas fut ramené au Canada sous le nom de Gabriel Dumont. Ambroise Lépine fut ramené par le

fils de Monsieur Ouimet, avocat à Montréal. Goulet fut aussi mis à la porte par Buffalo Bill: son frère lui envoya de l'argent pour revenir. Jules Marion, qui était engagé pour construire un traîneau à chiens, fit seul son temps. Gabriel Dumont alla en France seulement en 1895, et il y resta près d'un an et ne quitta pas Paris. Il eut son amnistie en hiver 1886 (un an après les autres).

RÉCIT [DE] GABRIEL DUMONT

Vers 1880 (ou 1882) les Métis de Batoche et de Saint-Laurent furent très fâchés de ce qu'on leur fit payer du bois qu'ils avaient coupé soit pour le chauffage, soit pour faire des planches. Gabriel Dumont était à la tête du mécontentement. «Je ne pouvais pas comprendre, dit-il, qu'on nous fit cela ici, qui était encore un pays sauvage. Je me souviens au Manitoba, quatre ou cinq ans après qu'il fût érigé en province, on coupait encore le bois librement sur les terres non occupées. Je rôdai avec le père Végreville pour qu'on s'oppose à cela; nous faisons des assemblées ensemble.»

Un jour, j'allai trouver Laferté (Louis Schmidt) et lui exposai qu'on ne pouvait endurer cela. Il me répondit: «Tu n'es pas capable de l'empêcher: la loi est passée.» Et Gabriel répond: «Je vais essayer tout de même.» On fit une assemblée à Batoche; on voulait nommer Gabriel président, mais il dit qu'il n'accepta pas, parce que, dit-il, «je veux pouvoir parler.» Ce fut Emmanuel Champagne qui fut nommé président. De nouveau, Gabriel exposa comment le gouverneur n'était pas maître encore de ce pays: «Nous avons quitté le Manitoba, dit-il, parce que nous n'étions plus libres et nous sommes venus ici, dans un pays encore sauvage, pour être libres. Et voilà qu'on veut encore nous ennuyer, nous faire payer pour nous laisser couper notre bois de chauffage. Bon, nous ne nous laisserons pas faire. Le gouverneur fait un essai sur nous et, si on le laisse faire, il va encore [aller] plus loin.»

L'assemblée décida de faire une pétition⁷. Michel Dumas, dit «le rat», fermier de la réserve, était l'agent chargé de saisir le bois. Il s'offrit à signer aussi la pétition: «Toutefois, dit-il, je continue à saisir jusqu'à nouvel ordre.» Et Gabriel de

lui dire: «On n'a pas besoin de contre-signature, c'est de vous justement qu'on ne veut pas et c'est contre vous qu'on travaille.»

«Oh, Gabriel Dumont, fait Michel Dumas, je veux la signer avec vous autres pour vous montrer ma bienveillance pour vous.» Et il gardait toujours la pétition à la main. Alors Isidore Dumas, qui était son oncle, lui prend la pétition des mains en lui disant: «Entends-tu ce que te dit Gabriel Dumont? Il ne veut pas que tu signes, c'est entendu?»

Alors Gabriel Dumont s'en va trouver [Lawrence] Clarke, bourgeois du fort Carlton, représentant du district à la chambre. Il y va avec Batoche et Alex Cayen, tous les trois délégués par l'Assemblée. Ils arrivent à Carlton et expliquent à Clarke le but de leur visite: «On nous fait payer le bois que nous coupons, ici en pays sauvage. Ce n'est possible de se laisser faire. Le gouvernement veut trop en faire. On vient vous trouver pour que vous empêchiez cela, puisque vous êtes notre représentant. Ça c'est pas droit, voyez-vous, et si on les laisse faire, ils vont continuer.»

Clarke exposa qu'il n'y peut rien lui-même, que la loi est passée et que, tout représentant qu'il est, il doit s'incliner devant la loi.

– «Eh bien dit Gabriel, s'il y a une loi, tu vas la faire abolir. Je vais te forcer; il faut que tu marches, ou bien alors, ça ne sert à rien d'avoir un représentant.»

– «Non, vraiment, je ne puis rien faire, répliqua Clarke, c'est inutile d'essayer.»

– «Il le faut, dit Gabriel, voilà un papier (il tira la pétition de sa poche), avec ça, tu vas aller à Winnipeg. Encore une fois, il faut que tu marches ou on n'a pas besoin de toi.»

Et Clarke examinant la pétition et les signatures dit alors: «Avec ça, certainement, je vais en marche; mais vous ne me disiez pas que vous aviez fait cela, M. Dumont, mais je vais m'en occuper avec plaisir, parce qu'en outre que je vous rendrai service, ça me donnera du relief à la chambre; on verra que je m'occupe de mon district. Je m'en vais télégraphier tout de suite. Et si on ne me répond pas, j'irai à Winnipeg aux frais du gouvernement.»

Au bout de cinq jours, il avait la réponse, [un] ordre de laisser les Métis de la Saskatchewan couper librement le bois pour leur usage. Michel Dumas recevait notification de cette nouvelle mesure et quelques jours après, rencontrant Jean Dumont dont il avait précédemment saisi le bois, il lui dit qu'il pouvait maintenant en disposer. Et Jean Dumont lui répondit: «Il est bien temps, aujourd'hui, que tu m'as fait perdre toute une année (car c'était du bois de sciage), tu devrais avoir honte de travailler ainsi contre tes pareils.»

Tout ceci se passait aux environs de 1880 ou 1882. Vers cette époque, on apprenait qu'à Edmonton, des Métis étaient dépossédés de leurs terres par de nouveaux settlers, que les Métis se plaignirent à la police et que celle-ci déclara qu'elle n'y pouvait rien, que les colons se mirent à bâtir et à s'installer sur des terres dont les Métis réclamaient la propriété en qualité de premier occupant, qu'alors une trentaine de Métis se réunirent, résolus à se faire eux-mêmes la justice, qu'ils accusaient le gouvernement de ne vouloir leur rendre, qu'ils signifièrent aux nouveaux occupants qu'ils reprenaient leurs terres et qu'attelant des chevaux avec des câbles aux petites maisons des colons, ils les firent débouler dans des ravins.

Les colons, naturellement, se montrèrent fort irrités, mais les Métis de leur côté ne se laissaient pas intimider, et on fut bien prêt de voir couler le sang. Les Métis de la Saskatchewan, en apprenant ces faits, se mirent à craindre que pareille chose ne leur arrivât. Les difficultés qu'ils venaient d'avoir avec le gouvernement au sujet du bois n'étaient pas faites pour les rassurer. Au surplus, ils n'avaient pas encore obtenu les droits résultant du traité qui avait mis fin à la rébellion de 1870. Ils résolurent de demander au gouvernement la concession de ces droits.

Pendant les années 1882 et 1883, on s'occupa beaucoup de cela, on faisait des assemblées dans l'inspiration de Gabriel Dumont, Charles Nolin, etc., à Batoche, à Saint-Laurent et jusque du côté de Prince Albert. À la suite des assemblées, on adressait des pétitions au gouvernement, mais ces pétitions restèrent toujours sans réponse⁸. La dernière assemblée tenue dans cette période le fut chez Isidore Dumont, le père de Gabriel. On se demandait quel moyen on allait enfin employer

pour faire valoir efficacement ses droits; on était découragé, alors un Métis anglais, nommé Andrew Spence, dit: «Il n'y a qu'un homme capable de nous aider: c'est Riel.» C'est ainsi que fut suggéré l'idée de le faire venir, idée que tout le monde accueillit de suite comme la seule voie de salut⁹.

C'est Riel en effet qui possédait le traité intervenu entre le gouvernement et les Métis en 1870, la pièce authentique sur laquelle s'appuyaient les réclamations actuelles. Il fut donc immédiatement décidé qu'on tâcherait d'amener Riel en Saskatchewan pour aider les pétitionnaires de ses lumières personnelles et du poids du contrat qu'il possédait, ou qu'à défaut on lui demanderait une copie d'un traité qui serait contre le gouvernement un argument décisif. «Ces papiers de Riel, dit Gabriel, furent trouvés par Baptiste Rochelot après la bataille. Il les aurait remis soit aux prêtres de Winnipeg, soit à un nommé Campo [Campeau] de Montréal qui est venu à Batoche, après la rébellion, avec Lemieux.»

Pour aller chercher Riel, on délégua Gabriel Dumont et Jimmie [James] Isbister; le public devait en leur absence, prendre soin de leurs familles. À eux se joignirent volontairement Moïse Ouellette et Michel Dumas, désireux aussi de voir Riel et de s'entretenir avec lui dans le cas où il ne consentirait pas à venir. Lafontaine et Gardupuy [Gariépy], qui devaient aller à Lewiston chercher la mère du premier, les accompagnèrent eux aussi pendant une partie du trajet.

Gabriel Dumont avait un petit wagon d'une place. Moïse Ouellette et Jimmie Isbister avaient chacun un express à deux chevaux. «C'était la première fois, dit Gabriel, que j'allais au Montana, mais je savais la distance pour se rendre à la mission de Saint-Pierre et je dis avant de partir: "Le quinzième jour après que j'aurai laissé ici, vous penserez que je suis proche".» En effet, ils partirent le 19 mai, et le 4 juin au matin, ils arrivaient à la mission de Saint-Pierre.

C'est là que Riel était instituteur chez les pères. Il était exactement huit heures quand ils entrèrent dans la cour de la mission; la messe venait de commencer. Les voyageurs entrèrent dans une petite maison habitée par Jimmie Swain. Ils s'enquirent de Riel, et on leur dit qu'il assiste à la messe, suivant son habitude quotidienne. Gabriel s'adressant alors à

une vieille fille nommée Arcand, qui se trouvait auprès, la pria d'aller dire à Riel que des personnes étaient là, qui désiraient lui parler de suite. Riel sortit de la chapelle en se dirigeant vers la maison de Swain, et Gabriel, le voyant venir, alla à sa rencontre et lui tendit la main. Riel la lui serra et, la lui gardant longuement dans la sienne, lui dit :

– «Vous êtes un homme de loin, à ce qui paraît; je ne vous connais pas mais vous, me connaissez-vous?»

– «Certainement, répond Gabriel, et je pense que vous devez me connaître aussi. Ne vous rappelez-vous pas le nom de Gabriel Dumont?»

– «Parfaitement, reprend Riel, je m'en souviens fort bien. Je suis bien content de vous revoir, mais excusez-moi, je dois retourner entendre la messe. Allez m'attendre chez moi, là-bas, la maison plus loin que le petit pont. Ma femme y est, et je vous retrouverai dans peu d'instant.»

À son retour de la messe, Riel s'enquiert de l'objet du voyage des habitants du «North West» et ceux-ci lui exposent qu'il est lui-même le but de leur visite. Riel se montre à la fois surpris et flatté de ce qu'il entend, et dans la réponse qu'il fit, Gabriel Dumont se souvient de ces mots: «Dieu veut vous faire comprendre que vous êtes là dans un beau chemin, car vous venez à quatre et vous arrivez le quatre de mai. Et vous voudriez en avoir un cinquième pour vous en retourner, mais je ne puis vous répondre aujourd'hui. Attendez jusqu'à demain matin et alors je vous donnerai ma décision.»

– «Nous sommes pas mal pressés, dirent les émissaires, et nous aurions voulu repartir demain, mais tout de même on va attendre votre réponse.»

Le lendemain, comme on s'enquerra auprès de Riel sur sa détermination, il répond :

– «Il y a quinze ans, j'ai donné mon cœur à une nation et je suis prêt à le lui donner encore aujourd'hui, mais je ne puis laisser ma petite famille. Si vous pouvez vous arranger pour nous emmener tous, je vais partir avec vous.»

– «C'est bon disent les autres; avec nos trois voitures, on peut vous faire de la place.»

Riel avait sa femme, un fils âgé d'environ quatre ans et une fille de deux ans. Mais, ajoute Riel: «Je ne puis partir avant huit jours. Je suis engagé comme instituteur ici et il faut que je

m'arrange, car je veux partir honnêtement.» On convient donc d'attendre pendant le délai qu'il réclame et, le huitième jour, on se mit en marche.

Après quelques jours, on arriva à Benton (Montana), Riel s'en fut à la messe; et après la messe, il alla parler au prêtre pour lui demander sa bénédiction. Le prêtre répondit qu'il ne voyait pas pourquoi il lui demandait sa bénédiction. Néanmoins, comme on devait s'arrêter là vingt-quatre heures pour faire reposer les chevaux, Riel, le lendemain, alla de nouveau à la messe. Et alors le prêtre vint le trouver de lui-même et lui dit: «Si je vous ai répondu hier comme je l'ai fait, c'est que je ne pensais pas que ma bénédiction pût vous être utile; néanmoins, si vous le désirez toujours, je puis vous la donner.» Riel accepta et sortit chercher ses compagnons pour qu'ils reçussent tous ensemble la bénédiction du prêtre. Gabriel Dumont consentit seul à se rendre à l'église à cet effet. Riel amena aussi sa femme et ses deux enfants, et tous les cinq s'agenouillèrent à la table de communion où ils reçurent la bénédiction demandée.

Immédiatement après, on attela et on partit. En chemin, Gabriel Dumont composa une prière commémorative de cette bénédiction. La voici, telle qu'il me l'a dictée de sa propre bouche: «Seigneur, forcez mon courage, et ma croyance et ma foi, pour la sainte bénédiction que j'ai reçue en votre saint nom, afin que j'y pense tout le temps de ma vie et à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.»

Le vingt-deuxième jour après leur départ de la mission de Saint-Pierre, ils arrivaient à Fish Creek où une soixantaine de Métis étaient venus à leur rencontre. Et le soir, tous allèrent camper chez Gabriel Dumont: quelques-uns dans la maison et la plupart dans leurs tentes alentour. C'était le 5 juin 1884.

Le lendemain, on se mit en marche vers Batoche. Gabriel alla en avant, pour prier le père [Julien] Moulin de prêter l'église où Riel devait faire un discours. Mais l'affluence se trouva tellement grande quand on arriva là que l'église était trop petite. Et ce fut dehors, derrière l'église, que Riel parla à la foule qui l'escortait. Il parla des droits, du traité, etc.

Riel resta quelques temps chez Moïse Ouellette. Puis, il alla chez Charles Nolin où il resta avec sa famille jusqu'à la

rébellion. L'été et l'hiver se passèrent à faire des assemblées et des pétitions (Gabriel Dumont ne se rappelle pas que Riel ait jamais parlé d'acheter le journal de Prince Albert, ce que Caron m'a rapporté). L'une des dernières assemblées fut tenue chez Joseph Arcroux [Halcrow], en février 1885. Il n'y eut jamais de réponse à aucune pétition: elles étaient adressées au gouvernement à Ottawa.

À la fin, la patience manquait à Riel et aux autres moteurs des mouvements, et un jour, paraît-il, on laissa échapper ce mot: «Il faut qu'ils nous répondent tout de même, qu'ils disent oui ou non. Et ils ne peuvent pas dire non, puisque ce qu'on leur demande, c'est seulement l'accomplissement de leurs promesses. Alors, il faut qu'ils nous donnent nos droits, ou bien on va encore se rebeller.» Toutefois, il ne faut point croire que ce mot de rébellion avait alors dans la bouche des Métis un sens aussi tragique que celui qu'il a acquis depuis.

Ils se rappelaient la rébellion de 1870 qui avait en somme été extrêmement pacifique et où la seule victime, [Thomas] Scott, devait son sort à son propre fanatisme fort exagéré. Et actuellement encore, les Métis, en parlant de rébellion, avaient assurément dans la pensée seulement une manifestation plus ou moins bruyante, menaçant jusqu'au point où il faudrait pour être efficace à l'obtention des droits promis, mais il est absolument certain que des évocations sanglantes ne surgirent alors dans la pensée de personne. Car il n'y a pas, au fond, de gens plus doux et plus détachés des biens de ce monde que les Métis. Et je suis sûr, quant à moi-même, que, si on avait mis les Métis de sang-froid dans l'alternative de renoncer à leurs droits ou de les conquérir dans le sang, il n'y en eut pas un seul qui n'en eut fait le sacrifice, un peu vexé d'abord, puis disant gouailleusement: «Qu'ils les gardent donc leurs droits! On s'en fout bien après tout!»

Mais voici Clarke, le représentant bourgeois du fort Carlton, qui revient de Winnipeg par Qu'Appelle. En passant à la traverse de Batoche, il demande à ceux qui sont là:

– «Eh bien! Est-ce qu'ils font toujours des assemblées?»

– «Je pense bien, plus que jamais! On en fait presque tous les jours», lui fut-il répondu.

Et Clarke de dire alors: «C'est bon! C'est bon! ils n'en feront plus longtemps. Il y a quatre-vingts policiers¹⁰ qui viennent; je les ai rencontrés à Humboldt et demain ou après demain, Riel et Gabriel Dumont vont se faire prendre.» Grand émoi naturellement.

Le lendemain après-midi, on convoque une assemblée générale à l'église. Riel et Gabriel se tenaient adossés à l'autel. Gabriel Dumont annonça à la foule les dernières nouvelles: «La police vient pour se saisir de Riel», dit-il, et il ajoute en s'adressant au public: «Qu'est-ce que vous allez faire? Voilà un homme qu'on a été quérir à sept cents milles [1 20 km], allez-vous nous le laisser piller comme ça dans nos mains? Concertez-vous tous.»

Riel prit la parole à son tour à peu près en ces termes:

– «Oui, nous envoyons des pétitions, et [avec] ou sans réponse, en envoyant de la police pour nous prendre, Gabriel Dumont et moi, mais je crois bien au fond, continua-t-il, que c'est moi qui vous fais du tort. Le gouvernement me hait parce que, une fois déjà, je l'ai obligé à céder, et cette fois-ci, il ne veut pas que je sois le plus fort. Aussi, je pense qu'il vaut mieux que je parte; je vais vous laisser et lorsque je serai parti, peut-être obtiendrez-vous plus facilement ce que vous réclamez. Oui, je pense vraiment que ce serait mieux que vous me rameniez au Montana.»

Mais les voix de la foule l'interrompirent et lui crièrent:

– «Non, on ne va pas vous lâcher, on a été vous quérir pour avoir nos droits et vous n'allez pas nous abandonner maintenant.»

– «Alors, dit Riel, il faudra donc que je vous déserte!»

– «Si tu désertes, on désertera tous avec toi!», lui répond-on.

Gabriel prend alors la parole et dit:

– «C'est pourtant ce qu'il y aurait de mieux, qu'il s'en aille et passe les lignes, comme ça, il ne serait pas exposé à subir ici des insultes et à être fait prisonnier avec moi.»

– «Ils ne vous prendront pas! N'ayez pas peur pour cela!», crie-t-on de la foule. «Et qu'allez-vous donc faire? Quand même on devrait prendre les armes, personne ne mettra la main sur vous!»

– «Que dites-vous là? répliqua Gabriel Dumont, vous

parlez de prendre les armes. Quelles armes avez-vous pour vous battre contre le gouvernement? Et combien êtes-vous?»

– «Oui, nous prendrons les armes, s'il le faut», crie-t-on de plus en plus fort. Riel ne parlait ni ne remuait.

Et Gabriel Dumont continue: «Oui, je sais bien, je les connais tous comme mes enfants. Je sais bien qui vous êtes près pour prendre les armes. C'est bon d'être résolu, mais pas tant que cela. Et puis je vous le demande encore, combien êtes-vous pour prendre les armes? Que ceux qui veulent prendre les armes lèvent la main?» Mais au lieu de lever seulement la main, voilà toute l'assemblée qui se lève comme un seul homme. On poussa des cris de joie et on clama: «S'il faut mourir pour notre pays, on mourra tous ensemble!»

Néanmoins, Gabriel Dumont restait froid. Véritable chef d'entraînements populaires, capable de tous les héroïsmes à l'heure du danger, mais le mesurant d'avance avec un calme jugement, il dit encore:

– «Je vois que vous êtes tous bien décidés mais je jongle que peut-être vous serez vite fatigués et démontés. Moi, je ne me rendrai pas. Mais combien en restera-t-il avec moi? Deux ou trois?»

– «Nous resterons tous jusqu'au bout!», cria-t-on de toutes parts. «Allons, vous voulez, dit Gabriel, c'est bon. Si vraiment vous voulez prendre les armes, je marcherai encore à votre tête comme je l'ai fait jusqu'ici.»

– «Oh, alors! Si vous voulez marcher à notre tête, c'est bon! Prenons les armes! Prenons les armes!»

C'en était fait! La rébellion armée était décrétée. Dans la nouvelle rapportée par Clarke, que la police venait se saisir de Riel, personne n'eut songé à ce mouvement encore à s'insurger militairement. Peut-être y fut-on venu, mais en tous cas, on eut avant cela épuisé tous les moyens pacifiques d'obtenir raison.

C'est Clarke qui a mis le feu aux poudres en rapportant cette nouvelle, et cette nouvelle était fausse. Il l'avait inventée pour faire peur aux organisateurs d'assemblées! Quand on eut ainsi décidé la prise des armes, on quitta l'église; une trentaine allèrent chercher des armes chez eux, puis revinrent, et on se dirigea vers la maison de Norbert Delorme (aujourd'hui

Ladéroute). La foule resta là avec Gabriel Dumont, tandis que Riel, accompagné de Napoléon Nault, alla faire un tour du côté de Fish Creek. Gabriel dit alors: «Maintenant, quand je verrai un homme du gouvernement, je le prendrai. Vous allez peut-être penser que j'en fais trop. Mais non, du moment qu'on a pris les armes, il faut se mettre tout à fait en rébellion, ou alors ce n'était pas la peine.»

Presque à ce moment arriva l'agent des Sauvages, accompagné de son homme, ils venaient de la réserve:

– «Je vous fais prisonnier», lui dit Gabriel¹¹.

– «Ah! Et pourquoi donc?»

– «C'est qu'on prend les armes contre le gouvernement et tous les hommes du gouvernement, on les fera prisonniers.»

– «Alors c'est bon, dit l'agent, prenez-nous.»

Quelque temps après, on entend une voiture venant du côté de la traverse. Gabriel Dumont reconnaît Jardine [George Ness] et va se mettre sur le chemin pour l'arrêter. L'autre fouette son cheval.

– «Arrête», lui crie Gabriel. Jardine accélère encore son cheval.

– «Arrête, je te dis», répète Gabriel, et comme Jardine fouettait son cheval de nouveau, «Si tu n'arrêtes pas, je tire ton cheval», crie Gabriel, en portant la main à sa carabine. Cette fois Jardine arrête.

– «D'où viens-tu?» lui demande Gabriel.

– «Je n'ai pas besoin de vous dire les voyages que je fais.»

– «On n'a pas besoin de le dire quand ce sont des voyages honnêtes. Mais toi, ce ne sont pas des voyages honnêtes, tu vas au lac aux Canards pour rapporter tout ce que nous faisons. Et je te fais prisonnier.»

– «Mais mon cheval, il faut que je l'emmène.»

– «Non, ton cheval est prisonnier aussi!.»

– «Mais j'avais été cherché des médecines pour ma femme qui est malade et il faut que je les lui apporte.»

– «Donne-les-moi, dit Gabriel, je vais les lui faire apporter.»

On porta les médecines, et Jardine resta prisonnier.

Sur ces entrefaites, Riel revient et demande: «Qu'y-a-t-il de nouveau, depuis mon départ?»

– «Il y a, répond Gabriel, que j'ai déjà fait trois prisonniers.»

– «Ah, Ah, c'est bon!» dit Riel.

Puis on retourna vers l'église; on s'arrêta à la maison de Jarreau [Ludger Gareau] qui fut choisie pour être celle du conseil. Ce soir-là, pillage du store Baker¹².

Cette même soirée, [donc], pillage du store Baker et arrestation, dans la nuit, des deux gens qui réparaient le télégraphe¹³. Ils furent pris par Isidore Dumont et Augustin Lafontaine, capitaines, et les gens qu'ils commandaient.

Gabriel était resté à Batoche. Quand il apprit qu'on avait fait deux prisonniers, il traversa la rivière et vint à leur rencontre: «Les avez-vous désarmés?», demanda-t-il. Et comme on lui répondait négativement: «Ah bien! Vous en faites de drôles de capitaines», dit-il. Il les visita lui-même, mais ils n'avaient pas d'armes.

Mission de [Hillyard] Mitchell et Tom MacKay pour pacifier

[Hillyard] Mitchell et Tom MacKay vinrent à la maison du conseil, chez Jarreau, pour essayer de calmer les esprits¹⁴. Tom MacKay accusait Riel d'être l'auteur de tout le désordre: «Pour Gabriel, disait-il, je pense qu'il ne comprend pas ce qu'il fait, il se fait tromper»; et quelqu'un lui répliqua: «Tom, vous avez raison, je ne suis pas instruit, mais quand on me dit quelque chose, je comprends. Je ne me trompe pas tant que vous, parce que vous vous mettez contre nous, et pourtant vous êtes Métis aussi, et vous avez les mêmes droits à faire valoir que nous. Je ne sais pas si vous avez seulement une petite cuillère de bon sens. Votre sang est tout en eau. Si ce n'était pas votre associé, je vous ferai prisonnier.» Mitchell, en effet, ne disait rien.

Il fut convenu que Riel enverrait deux hommes qui en rencontreraient deux de la police venant de Carlton, afin de lui remettre des communications. Les deux hommes envoyés par Riel furent [Charles] Nolin et Max Lépine. Ils rencontrèrent bien les hommes de la police, mais on ne sait pourquoi, ils ne remirent pas les papiers¹⁵.

Pillage du store [Hillyard] Mitchell (24 mars)

On rapportait ici que Mitchell aurait dit: «S'ils veulent venir piller mon store je les recevrai à coups de fourche!» Gabriel dit alors à Riel:

– «Nous leur donnons trop d'avantages; ils viennent du lac aux Canards nous épier jusqu'à la traverse. Et puis pourquoi est-ce qu'on ne prend pas le store de Mitchell. On a pris les armes et on reste là; si on veut pousser les choses plus loin, il nous faut au moins des provisions.»¹⁶

– «Mais, dit Riel, ce ne serait pas facile, ils ne nous laisseront pas piller comme ça.»

– «Donnez-moi dix hommes, dit Gabriel, et je m'en charge.»

Riel accepte et Gabriel choisit dix hommes parmi ceux qu'il pense les plus résolus: Édouard Dumont, Philippe Gariépy, Baptiste Deschamps, Baptiste Arcand, Baptiste Ouellette, Norbert Delorme, Joseph Delorme, Augustin Laframboise.

Ils partirent de Batoche de bonne heure après midi. Mitchell fut averti de leur approche. Quand ils arrivèrent, le magasin était fermé. Son Métis anglais, Magnus Burnstein, fermier près du lac aux Canards, se trouvait auprès:

– «Où sont les gens du store?», lui demanda Gabriel.

– «Ils [se] sont sauvés.»

– «Eh bien, c'est bon, dit Gabriel, on va défoncer les portes.»

Et comme il allait le faire: «Tiens, dit Burnstein, ils m'ont laissé les clefs, les voici.» On pénétra dans le store, mais toutes les munitions avaient disparu. On trouva des sacs de plomb jusque dans les fosses d'aisance. On resta là un moment. On fut avisé bientôt après que tous les gens de Batoche arrivaient avec Riel. Quand ils furent arrivés, Gabriel reprit ses dix hommes afin d'aller surveiller le chemin de Carlton, se défiant que la police pourrait venir les surprendre. Ils traversèrent le lac aux Canards sur la glace et s'arrêtèrent à la réserve. Là, ils soignèrent leurs chevaux. La nuit tombait. Alors Gabriel détacha deux de ses hommes, Baptiste Arcand et Baptiste Ouellette pour aller surveiller la route. Bientôt, ils revinrent dire qu'ils apercevaient deux policemen.

Gabriel Dumont prend avec lui son frère Édouard, Baptiste Deschamps, Philippe Gariépy et un Sauvage qui demanda à les accompagner, et laissant les autres à la réserve, ils se mettent à la poursuite des deux policemen signalés. Gabriel montait un cheval à poil cendré du Canada. «S'ils veulent se défendre, dit-il, on va les tuer, sinon on ne leur fera pas de mal.» Ils s'en allaient tantôt au galop et tantôt au trot. Il faisait un beau clair de lune. Ils ne parlaient qu'à voix basse. Ils se rendaient précisément à l'endroit où devait avoir lieu la rencontre le lendemain quand, sur le grand coteau, à la sortie de la pointe du bois, ils aperçurent les deux policemen qui s'en allaient, marchant le pas, côte à côte. On continue de les approcher, sans qu'ils s'en aperçoivent. On arrivait à la montée du grand coteau quand on était à bonne distance pour commencer de les charger. «Quand je crierai "Ah! vous lâcherez tous vos chevaux", dit Gabriel, et on va les poigner.»

Il y avait une forte croûte sur la neige et il était impossible de quitter le chemin. Gabriel qui avait pris des chevaux de choix était sûr de rejoindre les deux Canadiens en une courte distance. Mais il attendit d'avoir entièrement gravi la montée du coteau afin de donner bon pied aux chevaux pour le départ. Alors, «Ah!» Tous les chevaux bondissent. Les deux policemen sont rejoints déjà quand ils songent à fuir. Gabriel, qui est toujours en tête, se trouve au côté gauche de l'un d'eux:

- «Arrête, lui dit-il, si tu veux te sauver, je te tue.»

- «Eh quoi? lui dit le Canadien, je suis un arpenteur.»

- «Qu'est-ce que tu me chantes, répond Gabriel, on n'arpeute pas à cette heure-là.»

Et en même temps, passant sa jambe par dessus l'encolure de son cheval et saisissant le policeman par les deux bras, il le fait tomber à terre avec lui.

Philippe Gariépy et Baptiste Deschamps s'étaient mis à la poursuite de l'autre policeman. Comme il avait pris de l'avance, tandis que le chemin se trouvait barré par le premier et Gabriel, ils ne pouvaient le rejoindre quoiqu'ils le serrassent de tout près. Alors Baptiste Deschamps dit: «Je vais le tirer.» Le policeman comprit sans doute; il se retourna pour regarder en arrière, et peut-être eut-il alors ce mouvement de la main qui fit changer de pied son cheval mal à propos. Toujours est-

il que le cheval trébucha et que le policeman tomba. Philippe Gariépy ne put arrêter son cheval et passa tout droit. Baptiste Deschamps, qui le suivait, sans arrêter complètement le sien, saute par terre sur le policeman et le saisit à bras le corps. En même temps, Philippe Gariépy venait à son aide.

Gabriel Dumont, après avoir désarmé son prisonnier, vint au dernier capturé et le désarma à son tour. «Vous êtes mes prisonniers, dit-il, je vais vous emmener au lac aux Canards.» Les policemen demandèrent leurs chevaux. «Pour ça non, dit Gabriel, on ne vous donnera pas les vôtres, on va vous en donner d'autres.» Il choisit les moins bons, qui n'avaient pas de selle, mais les policemen préférèrent alors se rendre à pied.

Quand on arriva au store Mitchell, on reconnut, dans l'un des policemen le shérif Ross¹⁷. «Il n'est pas shérif ce soir», dit joyeusement Gabriel, car c'est moi qui l'ai fait prisonnier.» Et on les garda avec les autres prisonniers qu'on avait amenés de Batoche. Immédiatement [après], Gabriel Dumont repartit avec ses hommes pour surveiller de nouveau le chemin de Carlton. Ils se replacèrent en observation au même endroit, mais sans rien voir de plus.

Quand vint le jour, ils pensèrent que la police ne risquerait plus d'envoyer des éclaireurs et ils se retirèrent. Ils venaient d'arriver au lac aux Canards et de mettre leur chevaux à l'étable quand on crie: «Voilà la police!»¹⁸. C'étaient trois policemen, en effet, qui étaient venus en reconnaissance jusqu'au lac aux Canards. On court chercher les chevaux pour les poursuivre. Plusieurs sont déjà partis tandis que Gabriel bride son cheval, mais il veut toujours être en tête, il faut qu'ils les rejoigne. Alors, au lieu de suivre le chemin, il pique tout droit à travers la neige, confiant dans son cheval; mais il arrive dans de grands bancs, son cheval peut à peine s'en sortir et il perd encore du terrain. Il se trouve à un quart de mille [400 m] en arrière de Jim Short et de Patrice Fleury. Ceux-ci ont couru les trois policiers et ont rejoint Tom MacKay et lui ont dit (à ce dernier): «Sauve-toi vite, car Gabriel Dumont a fait prisonnier cette nuit vos deux hommes, et il va te prendre aussi s'il peut t'attraper.» Édouard Dumont a rejoint Jim Short et Patrice Fleury. En poursuivant les trois policemen montés, ils arrivent jusqu'au gros de la troupe. Il y

a là vingt sleighs. Celles-ci ont été arrêtées et mises en travers, vraisemblablement pour se préparer à une défense ou à une attaque. Comme ils approchaient, un policeman crie de l'une des sleighs: «Arrêtez ou on vous tue!» Ils s'arrêtent donc, restant sur leurs chevaux. Gabriel qui arrivait par derrière leur dit: «Mais qu'est-ce que vous faites là? Pourquoi restez-vous sur vos chevaux? Vous voyez bien qu'ils veulent vous tirer. Descendez de cheval pour pouvoir vous défendre!» Gabriel lui-même descend de son cheval et lui donne une tape sur le cou afin qu'il s'éloigne. Puis il s'avance vers la police. Quand il en fut à vingt-cinq verges [23 m], un sergent qui était dans la deuxième sleigh lui cria: «Si tu n'arrêtes pas je te tue,» Et en même temps, il visait Gabriel avec sa carabine. «Ne fais pas ça, lui crie Gabriel, parce que je te tue le premier.» Et lui-même épaule et vise le sergent. Alors ce dernier met sa carabine en travers sur ses genoux. Pendant que cela se passait, Gabriel avait encore avancé de quelques pas, en sorte que le voilà maintenant à une quinzaine de verges [14 m] du sergent. En deux ou trois bonds, il est à la sleigh avant que le sergent ait le temps de reprendre sa carabine. Il donne au sergent un coup du canon de sa carabine dans la poitrine et le renverse dans la sleigh. Puis, en relevant sa carabine, comme il avait des gants, il fit partir le coup en l'air, sans intention.

Le sergent se releva du fond de la sleigh et fait mine de menacer Gabriel avec sa carabine. «Ne grouille pas, lui dit ce dernier, sinon je te tue.» Tom MacKay, à cheval, qui était à une petite distance crie alors à Gabriel: «Prends garde! Il va t'arriver malheur si tu continues!» Et Gabriel lui répond: «Prends plutôt garde à toi; c'est ta faute, tout ce qui se passe. C'est toi qui amène la police ici, et s'il arrive quelque chose, ce sera ta responsabilité. Ne sais-tu pas qu'il y a des Métis canadiens qui se fichent de la mort plus que vous autres?» Et comme Tom MacKay répliquait, Gabriel court sur lui la carabine à la main pour lui en donner un coup. Tom MacKay veut faire retourner son cheval; ce dernier met les pieds de derrière hors du chemin, qui était haut, et les enfonce profondément dans la neige en sorte que le cavalier se trouvait très bas et qui donnait à Gabriel beau jeu pour le frapper. Déjà il lançait le coup, mais le cheval, croyant qu'il lui était destiné, fit un brusque mouvement et ressauta d'un bond sur le chemin. L'extrémité du canon de la carabine glissa sur

les reins de Tom MacKay qui éperonna son cheval. Et comme il s'élançait, Gabriel donna un autre coup dans les fesses du cheval. Un policeman d'un autre sleigh fait alors signe à Gabriel Dumont qu'il va tirer sur lui. Mais Gabriel le vise aussi, et le policeman met sa carabine en travers sur ses genoux. Au même moment, tous les sleighs s'ébranlent. Jim Short et Patrice Fleury étaient restés à cheval à distance. Seul Édouard Dumont, sur l'injonction de son frère, était descendu et s'était approché aussi, tandis que Gabriel parlementait d'une façon si guerrière. Et quand les sleighs se mirent en mouvement, Édouard Dumont courut à la première [sleigh] et tâcha de l'escalader en saisissant les rênes des attelages. Il avait dans l'idée de faire prisonnier tout le convoi, mais on le repoussa et il roula dans la neige, et toutes les sleighs partirent au galop dans la direction de Carlton.

Jim Short leur lançait des insultes, mais Gabriel lui dit: «Tâche de te taire! Tu n'as pas pu descendre de sur le dos de ton cheval tout à l'heure et maintenant qu'ils s'en vont tu leur envoies des sottises. Si c'est pour ça que tu es venu, tu pouvais bien rester à te chauffer les pieds!» Gabriel et ses trois hommes retournent au lac aux Canards. Les autres qui arrivaient en arrière rebroussèrent chemin avec eux.

De nouveau, ils mettent leurs chevaux à l'étable et déjeunent; ils ont à peine fini qu'une fois encore, on vient avertir que la police vient¹⁹. On part tous et on va l'attendre au grand coteau, dans le pan de la côte. On rencontre un parti d'éclaireurs. On le poursuit; on arrive jusqu'au gros de la troupe. Tout en poursuivant, Gabriel disait à son frère Isidore: «Il ne faut pas tirer les premiers; on va tâcher de les faire prisonniers; il n'y a que s'ils se défendent qu'on tirera aussi.»

En arrivant sur la police, Gabriel voit que toutes les sleighs quittent le chemin, le lui laissant libre, mais se disposant assurément à se battre. Non loin du chemin était un petit bas-fond. Il n'hésite pas; lui aussi quitte le chemin, court à ce petit bas-fond en criant à ses gens de le suivre. Vingt-cinq s'y portent, descendent de cheval et s'y mettent sur la défensive. Crozier lui-même s'avance. Isidore Dumont et un Sauvage vont à sa rencontre. Crozier et le Sauvage se seraient donnés la main. Le Sauvage était complètement sans armes. Puis un policeman, Métis anglais du nom de McKay, s'avance

au grand pas de son cheval. Le Sauvage se précipite sur lui et veut lui prendre son fusil. Il n'y réussit pas. On pense généralement que le policeman tua alors le Sauvage qui fut la première victime de la guerre²⁰. Mais Gabriel pense bien que ce fut Isidore, son frère, qui fut frappé le premier. «Car, dit-il, le Sauvage était sans armes, tandis que mon frère avait son fusil à la main. Et le policeman, logiquement, devait d'abord tirer sur l'homme armé s'il ne voulait pas être tué à son tour par lui. Du reste, ajoute Gabriel, si le policeman eut d'abord tiré sur le Sauvage, il n'y a aucun doute que mon frère l'eut tiré de suite. Or, mon frère a été tué sans avoir déchargé son fusil; nous l'avons trouvé à son côté.»

Du reste, Édouard Dumont dit qu'aux premiers coups, il a vu le Sauvage encore debout, et même revenant à eux, et quoiqu'il n'ait pas vu l'instant où il tombait, il ne fut pas la victime du premier coup. Ce Sauvage était le filleul de Charles Trottier. Au reste, il n'a pas été tué raide; il n'expira qu'en arrivant au lac aux Canards.

Au premier coup de feu, Gabriel dit:«Levez-vous et tirez.» Le combat dura vingt minutes. Riel était dans le petit bas-fond avec eux²¹; il était à cheval, un crucifix à la main qu'il tenait élevé. Il ne descendit pas de cheval quoiqu'il fut fort exposé, car le petit bas-fond n'était pas assez creux pour qu'un homme à cheval fut à l'abri.

Comme les Métis menaçaient de tourner [sur] l'ennemi, celui-ci donna le signal du départ. À ce moment, Gabriel, caché derrière une petite bluff, voyait une sleigh à travers «un jour» dans les branches, il se dit quand ils viendront pour monter dans cette sleigh-là, je leur ferai leur affaire. En effet, un policeman se présente juste en face; une balle dans la tête le fit culbuter dans la sleigh. Et alors il crie à ses gens: «Courage! Suivez-moi, je vais les faire embarquer dans leurs sleighs, mais attendez!» Et il court en avant sur l'ennemi qui fuyait. À ce moment, il tombe assis sur la neige. Une balle sur le sommet de la tête lui creusait dans le crâne un sillon et ricochait en sifflant. Le sang jaillissait en l'air. «Ah! ils vous tuent», s'écrie Delorme, mais Gabriel lui répond: «Quand on ne perd pas connaissance par la tête, on n'en meurt pas.» Et en même temps, il crie à Baptiste Vandale: «Cousin, viens prendre ma carabine!» Baptiste Vandale pose là son mauvais

fusil et prend le «quatorze coups» de Gabriel. «Tiens, prends aussi mes cartouches», ajoute celui-ci. Vandale décrochait la ceinture à cartouches du revolver: «Non pas celle-là, dit Gabriel, détache l'autre boucle. J'essayai ensuite de me lever sur mes genoux, raconte Gabriel, mais c'était la ceinture à cartouche du revolver qui tenait mon pantalon. Et comme Baptiste Vandale ne l'avait pas raccroché, mon pantalon tomba.»

Son frère Édouard vient alors, le tire jusqu'au bord d'un petit ravin et l'y fait glisser en le poussant, afin de le mettre à l'abri. Augustin Laframboise gisait tout auprès. Il se traîna jusqu'à lui et de nouveau voulut se lever sur ses genoux pour faire le signe sur son corps. Mais il retomba sur le côté en disant: «Je ne peux pas maintenant, attends tout à l'heure, dans un moment.» Mais Laframboise était déjà mort, d'une balle à travers le corps.

Alors les Anglais étaient complètement en fuite²². Édouard Dumont criait: «Courons après eux! On va les détruire!» Mais Riel, toujours son crucifix à la main: «Vous en avez assez fait comme cela. Allons-nous en!» On mit Gabriel à cheval et on lui attacha la tête avec des mouchoirs. En passant près du corps de son frère Isidore, il descendit, mais il ne put que constater qu'il était mort. Un peu plus loin, on lui dit que, derrière un bluff, il y avait un jeune volontaire blessé à la jambe. Il fait le tour de la clôture et arriva à lui. Il veut le tuer: «Boy! that's the good found», lui dit-il. Il cherche son revolver, mais il est juste derrière son dos; il ne peut l'atteindre ni à droite ni à gauche. Tandis qu'il cherche aussi à le saisir, Riel arrive et l'empêche de le tuer. Comme je demande à Gabriel Dumont pourquoi il voulait tuer ce blessé: «Il venait de se battre contre nous, et j'étais choqué de ce qu'ils avaient tué mes parents et qu'ils m'avaient rasé moi-même.»

On emmena le blessé avec les leurs. Ils revinrent au lac aux Canards avant midi. En arrivant, Riel fit placer tout le monde en rang et dit: «Vous pouvez vous féliciter d'avoir à votre tête quelqu'un comme M. Dumont. Nous allons crier trois hurrahs pour lui.» Et Gabriel fut salué par un triple hurrah.

Comme les Anglais avaient laissé plusieurs de leurs morts sur le champ, Riel leur fit dire qu'ils pouvaient venir les

chercher. Il leur envoya à cet effet le prisonnier²³ qu'on avait fait à Humboldt, porteur d'une lettre par laquelle Riel et Gabriel Dumont donnaient leur parole qu'on ne les inquiéterait pas dans ce devoir. On donna au prisonnier un trompeur avec un cheval pour se rendre à Carlton. Il remit la lettre, mais les Anglais craignent que ce ne soit un piège. Bien plus, ils accusent le messenger d'être complice dans l'embûche et ils le font prisonnier à leur tour. Gabriel Dumont voulait aller à l'Épinetière arrêter la police. Mais Riel s'y opposa en disant que c'était trop sauvage d'aller les attaquer la nuit. Gabriel était fort mécontent de l'opposition de Riel et il lui dit: «Si tu leur donnes l'avantage comme cela, on ne réussira pas.»

Le feu, au fort Carlton²⁴. Des Métis qui étaient non loin sauvèrent une partie du butin. Saint-Denis dit:

- «S'ils étaient venus à l'Épinetière, ils nous détruisaient tous.»

- «Moi, épuisé de fatigue, je dormais en marchant, car c'était la deuxième nuit que je ne dormais pas.»

Quand la police fut arrivée à Prince Albert, le prisonnier qui avait porté la lettre de Riel protesta à nouveau de sa bonne foi. On le crut enfin et on le remit en liberté. Le lendemain du combat, comme les corps enflaient au soleil, Riel envoya deux sleighs qui charrièrent les corps dans une des petites maisons où avait eu lieu le combat.

Ce fut le surlendemain que trois sleighs arrivèrent de Prince Albert pour prendre les morts. Le prisonnier envoyé, ainsi que Jackson, frère du secrétaire de Riel, les accompagnèrent²⁵. Ils vinrent jusqu'au lac aux Canards. Là on les fit dételé et on soigna leurs chevaux. Il y avait neuf corps morts qu'ils emmenèrent. Le frère de Jackson resta avec les Métis (ce fut le secrétaire qui devint fou)²⁶.

Le nombre total des combattants métis fut environ de deux cents, Sauvages compris. Mais tous n'étaient pas armés, principalement parmi les Sauvages. Beaucoup n'avaient que des bâtons. Il y en avait un qui avait comme arme un bois terminé par un gros bout arrondi servant à écraser les pommes de terre. Les Sioux de la Prairie Ronde (Saskatoon) n'étaient pas encore venus. Il en vint une partie avant Fish Creek et le reste avant Batoche. Dans le petit vallon et les deux

maisons, il y avait en tout vingt-cinq combattants environ, et ce ne furent guère que ceux-là qui prirent une part effective au court combat.

Ce fut pendant le combat du lac aux Canards que [Charles] Nolin prit la fuite. Il n'avait pas couru à l'ennemi quand on avait crié: «Voilà la police!» Quand il entendit les coups de fusil, il devint fou de terreur. Il trouva sous sa main un petit poney blanchâtre appartenant à la fille de Bélanger et s'enfuit, comme l'on sait. Depuis quelque temps déjà, il tirait du renard. Comme c'était lui qui avait préparé la rébellion et toujours été une des têtes, quand il vit que cela tournait au tragique, il craignit pour sa sécurité et voulait s'esquiver. Le jour [que] Gabriel voulait le faire fusiller, il s'enfuit alors chez les pères de la mission de Saint-Laurent. Gabriel l'envoya chercher par trois hommes.

Lac aux Canards

Nolin s'enfuit en trompeur appartenant à la femme de son beau-frère, Athanase Lépine. Quelques années après, Nolin, rencontrant Gabriel, lui dit: «C'est encore moi ton meilleur ami. Si je me suis sauvé, c'est que j'avais trop peur.» Il ne lui en veut pas d'avoir voulu le faire fusiller, [parce] qu'il s'était enfui à Saint-Laurent. Il reconnaît que Gabriel était juste pour tous. En 1903, Gabriel me dit même que Nolin lui a fait dire qu'il vienne chez lui, y rester tant qu'il voudrait, jusqu'à sa mort s'il voulait. Pendant Batoche, la femme et [la] famille Nolin sont chez le père Moulin.

On revint à Batoche les jours suivants. Alors, le conseil s'assembla dans la maison de George Fisher. Gabriel Dumont habitait dans la maison de Batoche, où il y avait seulement la mère et les enfants de Batoche. Eugène Boucher, commis et gendre de Batoche (depuis député), son frère Jean-Baptiste, Boyer et Fisher étaient partis.

C'est alors qu'on rassembla toutes les familles à Batoche. On se nourrissait d'animaux que les Sioux et les Métis allaient voler au large, du côté des settlements des Métis anglais. Car ceux-ci avaient fait cause commune avec les Métis français au début, mais depuis qu'ils avaient cessé de marcher avec eux, on les traitait en ennemis. On tuait aussi des animaux appartenant aux rebelles eux-mêmes.

Notes [dans le récit]

Riel, Gabriel, Isidore Dumont et le Sauvage avaient été à cheval. Gabriel pense qu'Isidore fut tué à cheval (douteux). Le Sauvage fut tué à pied, il avait laissé son petit poney en arrière. Gabriel dans le trou était à cinquante ou soixante verges du Sauvage et Isidore. On savait que la police était à Carlton, mais on n'avait pas dessein de l'attaquer. Riel était venu au lac aux Canards seulement parce qu'il avait peur de rester seul à Batoche. On apprit l'incendie du fort Carlton le lendemain matin. Le frère de Jackson resta avec les Métis de son bon gré pour rester avec son frère. C'est lui qui soignait les blessés, avec le policier fait prisonnier au lac aux Canards. Hilaire Patenaude avait hiverné près du fort Carlton. Il y restait encore au moment de la bataille. Ce fut lui qui éteignit une partie de l'incendie du fort.

Arrestation de Monkman (après la bataille du lac aux Canards)

Riel dit un jour: «J'ai rêvé qu'il y en avait un qui voulait nous trigauder (trahir); et on m'a dit dans mon rêve, que celui-là était dans un petit trompeur. Et alors ce doit être [Albert] Monkman, parce que si tu te souviens, le jour qu'on a envoyé en reconnaissance de l'autre côté de la traverse, du côté du lac aux Canards, il n'y avait rien que lui qui était en trompeur. Vas donc, dit-il à Gabriel Dumont, rassemble les tous – je sais qu'il y en a deux qui se sont fait inviter à nous trahir – demande qui ils sont et par qui ils se sont fait inviter.»

Gabriel va rassembler le monde et demande: «Il y en a deux parmi vous qui se sont fait inviter à nous trigauder. Qui est-ce qui vous a parlé comme ça?» Mais tout le monde nie avoir entendu ces invitations. Néanmoins, pour Riel, Monkman était coupable. On l'arrêta et on l'enferma avec les autres prisonniers, au premier étage de la maison de Boyer, contiguë à son store. Les autres prisonniers étaient libres dans la pièce, mais Monkman était attaché à la jambe par une chaîne de fer, passée dans la planche et attachée au joliveau en dessous.

Quand on voulut arrêter Monkman, il fit mine de se défendre. Il menaçait de se servir de son revolver. Alors Gabriel se jeta devant les gens qui étaient chargés de l'arrêter et saisissant lui-même son pistolet, il cria: «Monkman si tu fais un mouvement, je te tue!» Monkman, terrifié, se laissa prendre. Alors Gabriel le désarma et reprit le revolver qu'il lui avait lui-même donné.

Entre le lac aux Canards et Fish Creek

Un jour, Riel dit dans l'église, à une assemblée: «On va tuer les prisonniers anglais.» Il y eut un homme debout qui faiblit à ces paroles et se laissa tomber. Une fois aussi, Antoine Vandale avait presque perdu la tête et il disait à Gabriel Dumont: «Cousin, ne m'ôtez pas la vie», en le suppliant et s'accrochant après lui.

Fish Creek²⁷

À l'annonce de l'arrivée de Middleton²⁸, Riel voulait rester défendre Batoche, mais Gabriel était d'avis d'aller rencontrer l'ennemi, parce que, disait-il, «ceux qui sont déjà faibles et hésitants à l'avance, en entendant crier les femmes et les enfants, ne seront plus bons à rien!» Cette fois, Gabriel tint bon pour son avis, et, le 23, on partit pour aller rencontrer Middleton. On était environ cent cinquante, avec Riel et Gabriel; on laissait Édouard Dumont à Batoche pour garder les prisonniers. On partit en suivant le grand chemin le long de la rivière, les uns à cheval, les autres à pied. Il y avait des Métis, des Cris et des Sioux. De temps à autres, parfois très souvent, Riel faisait arrêter pour dire le chapelet. À quatre milles [6,4 km] en deçà de la coulée, à la place de Roger Goulet, on arrêta pour souper. Il était minuit. On tua deux animaux qu'on mangea. Comme on finissait, Emmanuel Champagne et Moïse Carrière arrivèrent, envoyés par Édouard qui demandait trente hommes de secours avec Riel ou Gabriel, à cause d'une troupe de police signalée sur le grand chemin de Qu'Appelle. Gabriel refusa de rebrousser chemin, quant à lui-même. Riel, qui ne demandait pas mieux, s'offrit. La plupart des combattants, de même, s'éloignaient à regret de Batoche où ils avaient, disaient-ils, leurs familles à protéger. Riel demanda cinquante hommes pour revenir. Gabriel fit mettre tout le monde en rang et désigna ceux qui devaient retourner. Il resta avec cent hommes.

Ils continuèrent leur marche en avant. «Cette fois, dit Gabriel, on ne disait plus le chapelet, et on avançait plus vite.» On alla jusqu'à la place de MacIntosh, mais déjà il commençait à faire jour. Les Sioux dirent alors à Gabriel: «Il faut retourner, car on ne va pas attaquer le gouvernement pendant le jour; on ne serait pas en force.» En effet, le plan de Gabriel était de surprendre le camp des ennemis pendant la nuit, de lâcher le feu de prairie sur eux et de profiter alors de leur confusion pour les massacrer. Et il est tout probable que si les Métis eussent trouvé cette nuit-là le camp anglais, peu des soldats de Middleton se fussent échappés vivants.

On décida alors de retourner, et Gabriel résolut d'aller attendre l'ennemi à la coulée de Fish Creek. Ignace Poitras, dit Bétillet, qui avait un bon coureur, dit à Gabriel: «Prends mon cheval, pour aller t'assurer où ils sont.» Un des Tourond, qui avait aussi un bon cheval, le prête à Napoléon Nault. Ils vont ensemble en reconnaissance. En partant, Gabriel recommande de ne pas passer sur le chemin afin de ne pas laisser de traces pouvant renseigner l'ennemi, mais de se tenir seulement sur la prairie. Mais ses gens tinrent peu compte de ses observations, paraît-il, et pendant son absence firent même du feu sur le chemin.

Quant à Gabriel et à Napoléon Nault, ils allèrent jusqu'à [mi-chemin] du camp anglais. Gabriel cherchait à rencontrer un éclaireur et il était convenu que Nault se ferait poursuivre, tandis que Gabriel se dissimulerait momentanément pour arriver ensuite par derrière sur l'ennemi, le tuer et lui prendre ses armes. Car c'était toujours là leur première préoccupation: se procurer des armes. Mais ils parcoururent la prairie alentour du camp sans rencontrer d'éclaireurs isolés et ils revinrent rejoindre leurs gens à la coulée de Fish Creek. Il faisait petit jour alors. Les Tourond, dont c'était la place, donnèrent un animal qu'on mangea en «apola».

Constamment, Gabriel envoyait des éclaireurs. Gilbert Berland vint avertir que l'ennemi était proche, comme on était en train de déjeuner (c'était une trentaine d'éclaireurs). Gabriel place ses gens dans le bluff et s'avance avec vingt cavaliers. Ses gens ont ordre de laisser la tête de l'ennemi descendre jusqu'à la coulée, à ce moment seulement de tirer dessus, car ils seront alors tous déployés sur le chemin vis-à-

vis du bluff. S'il y en a qui tentent de fuir en arrière, Gabriel et ses gens les rabattront, et tous doivent mourir et fournir ainsi des armes, mais l'avant-garde ennemie aperçoit sur le chemin les traces des Métis et retournent à leur troupe. Alors, les Anglais cherchent l'ennemi en envoyant seulement des éclaireurs «défactés». L'un d'eux s'avance jusqu'à la vue des Métis. «Laissons-le venir, dit Gabriel, et quand il sera assez près on va le courir, que personne ne me passe pour me gêner. Ça ne vaut pas la peine de tirer un coup de fusil rien que pour un; je veux l'assommer et lui prendre ses armes.» Un groupe de Canadiens s'élancent sur l'éclaireur, mais en partant, un cheval coupe celui de Gabriel et le retarde. Néanmoins, il rejoint l'éclaireur, il n'en est plus qu'à quinze verges [13,7 m] quand ceux qui sont derrière lui crient: «Voilà la police!» Gabriel tire alors deux coups sur le policeman qui néanmoins ne tombe pas. On arrivait sur un petit bluff qui marquait l'ennemi à Gabriel.

Cependant, Gabriel aperçoit en effet les soldats anglais à travers les branches. Il arrête son cheval et fait volte-face au milieu des premières branches, puis il fuit dans la ligne du bluff afin de se masquer à l'ennemi le plus longtemps possible. Il rejoint les siens sans avoir essuyé un coup de feu. Il descend de son cheval qu'il attache dans un bluff, et avec un petit Sauvage cri il s'en va, rampant de bluff en bluff à la découverte de l'ennemi, pour en examiner le nombre. Ils arrivent au bluff où il a tiré tout à l'heure sur l'éclaireur. Il y retrouve son cheval sans cavalier, qui est sans doute tombé parmi les branches. Au reste, ils ne s'attardent pas à le chercher; l'ennemi est proche encore. À la fois, Gabriel et le petit Sauvage déchargent leurs armes dans sa direction et s'aplatissent sur la terre. Les Anglais, surpris, regardent tous autour sans savoir d'où partent les coups. Les deux rebelles tirent de nouveau, mais cette fois les Anglais voient la fumée et font une décharge.

Alors, Gabriel et le jeune Sauvage se retirent. En arrivant à la coulée, ils rencontrent un Sioux qui leur dit que déjà un des leurs a été tué et que la plupart de la troupe métisse prend la fuite. Gabriel voit Ignace Poitras qui emmenait un cheval. Il le lui prend et court pour arrêter les fuyards. Il les rejoint à un quart de mille [400 m] et ramène huit Métis et sept Sioux qu'il installe avec lui dans la coulée, à

un quart de mille à l'est du bluff où la première attaque a eu lieu et où quarante-cinq sont restés. Les huit Métis, avec Gabriel Dumont, sont: Antoine Lafontaine, Pierre Sansregret, Édouard Dumont (fils d'un Métis assiniboine élevé par l'oncle de Gabriel), J.-B. Trottier, W. Trottier, le jeune Ladouceur qui n'avait point d'armes, mais était le porte-étendard, lequel consistait en une image de la sainte Vierge, et deux petits Sauvages.

Les sept Sioux se battaient à une quinzaine de verges [14 m] des neuf Métis. Gabriel avait une carabine à quatorze coups. Les jeunes gens lui prêtèrent leurs fusils pour tirer. Puis, lorsqu'il n'eut plus que sept cartouches, il dit: «Nous allons lâcher le feu sur la police.»²⁹ Le vent portait justement sur l'ennemi. On lâcha le feu, et Gabriel, lui-même, a soin de le mettre sur une ligne droite en promenant une poignée de foin allumé de façon à ce qu'il arrive en ligne et soit plus difficile à éteindre. Et Gabriel dit à ses gens: «Vous allez foncer en criant.» Et ils marchaient derrière les flammes. «Je marchais toujours derrière la plus grosse fumée», dit Gabriel.

Quand on était à quarante verges [36,5 m] de la police, le feu s'éteignit au bout d'un petit bois qui était humide. La police était en fuite. Tout en avançant, on trouva plusieurs morts et sans doute qu'il y avait un mort dans le courant au-dessus [en amont], car l'eau du petit creek était rouge, mais on ne trouva sur place ni fusils ni cartouches. Déjà, le soleil était bas.

La troupe anglaise qui leur faisait face avait sans doute alors été se joindre à celle qui se battait avec les quarante-cinq. «Quand il fera nuit, dit Gabriel, on ira les tirer par derrière pour délivrer les quarante-cinq.» Il veut s'avancer immédiatement pour aller en reconnaissance, mais les Sioux refusent de le suivre. Alors il va seul; il avait toujours son cheval qu'il avait attaché dans le fond de la coulée. Il s'avance jusqu'au bord de la coulée où l'ennemi était caché, à quelque distance des quarante-cinq. On l'aperçoit, on tire sur lui, il s'enfuit et va rejoindre ses gens³⁰.

Ils vont à la maison de Calixte Tourond pour manger; ils trouvent dans la maison tout ce qu'il faut et ils tuent quelques poules et se rassasient. Isidore Parenteau arrive avec un buggy

et deux Sioux, et un demi-baril de poudre. Peu après, deux Sioux arrivent encore à cheval. Puis, aussi, Philippe Gariépy et Moïse Ouellette. On convient alors que, dès qu'il fera noir, on ira les tirer par derrière. Les deux Sioux vont en éclaireurs. Édouard Dumont et Baptiste Boucher viennent à leur tour et disent que quatre-vingts cavaliers les suivent.

Tout cela arriva. Mais comme il a tombé de la neige une partie de la journée, les armes sont humides, et on retourne chez Calixte Tourond pour les sécher. Ils veulent tirer pour mieux sécher les armes. Gabriel recommande bien de ne tirer que des petits coups. Néanmoins, il y en a deux qui semblent faire exprès de tirer de gros coups. On s'avance vers la coulée. Quand on est proche, Gabriel va seul en avant. Il va jusqu'à la coulée, à quelque distance du combat, y trouve deux chevaux de Métis dessellés. Il les ressellé et les ramène pour monter deux de ses gens. Puis, il les fait tous éparpiller et foncer en criant. Gabriel descend juste à la maison de la vieille Tourond. Tous arrivent aux Métis sans essayer un coup de fusil.

Les Anglais sont en fuite. Le médecin a même abandonné toutes ses troussees et ses médicaments. On trouve même parmi [cela] deux bouteilles de brandy qu'on boit à sa santé. On va faire du feu chez Mme Tourond et on y amène les blessés. Mais les Métis ne sont pas encore confiants dans la retraite des Anglais. Il faut que Gabriel Dumont, qui a la tête enflée de ses blessures et de la fatigue, les accompagne³¹.

Riel était resté à Batoche: il passait le temps à faire dire le chapelet pour les combattants dont on entendait les coups de fusil. À la fin, Édouard Dumont dit: «Il faut qu'on aille les aider; dans notre famille, on n'a jamais écouté les coups de fusil sans bouger. J'ai là mes deux frères et je ne vais pas les laisser tuer sans y aller.» Blessés: Challius (Charles Thomas), Charles Carrière (au bras), un petit Sauvage (à la main), Boyer (à la poitrine, en est mort), Cardinal (à la nuque, en est mort) et Pierre Tourond (à la cuisse). Challius était à peine blessé au bras. On dit qu'il ne voulut jamais montrer sa blessure.

Retour à Batoche

Riel avait envoyé le soir plusieurs wagons à Fish Creek. Gabriel donne ordre aux gens à pied de retourner à Batoche de suite, mais il retient ceux à cheval qui devront escorter les

voitures de blessés. Mais avant qu'il s'en aperçoive, quatre ou cinq cavaliers sont déjà partis. Gabriel a la tête enflée de sa blessure et souffre. Ils sont dans la maison de Tourond. Il dit: «Je voudrais bien m'en aller, mais il faut que vous autres, vous restiez avec les voitures.» On lui promet de rester, et il part à cheval. Après avoir fait un demi-mille [800 m], il rencontre petit Jean Dumont et André Letendre:

– «Où allez-vous?»

– «On s'en va.»

– «Mais je vous avais dit de rester. Vous voyez que je suis malade, mais si vous vous en allez, je vais m'en retourner.»

Les autres alors retournent et Gabriel continue. Un peu plus loin, il rejoint les quatre ou cinq qui ont déserté, parmi lesquels Napoléon Nault. Gabriel leur reproche d'être partis. «Nous ne savions pas, disent-ils, nous sommes partis avant que tu dises cela.» Et comme il dit qu'il souffre beaucoup de sa tête qui suppure grandement, Napoléon Nault déchire un morceau de son tapis de selle et lui enveloppe la tête. Ils partent et arrivent à Batoche dans la nuit. En arrivant, il donne son cheval à quelqu'un pour le mettre à l'écurie et s'apprête à se coucher chez Batoche [Xavier Letendre] dans la nuit. Mais Riel le fait appeler pour lui faire son rapport. Puis Gabriel ne put se coucher, car il y en avait qui voulaient désertier.

Entre Fish Creek et Batoche

C'était la vieille Batoche et la femme de Gabriel qui soignaient les blessés. Une fois par jour, Riel envoyait aussi Jackson et les policemen faits prisonniers au lac aux Canards pour les soigner. Quand les Sauvages les voyaient passer dehors, ils voulaient les écharper, et Gabriel avait toutes les peines à les retenir.

Cardinal mourut en perdant la raison, avant de mourir dans sa paillasse. La vieille Batoche trouva un fragment d'os qui venait de sa nuque fracassée. Alors, on accusa les prisonniers anglais d'avoir hâté la fin du blessé. De ce jour, Gabriel signifia à Riel qu'il ne répondait plus de la vie des prisonniers anglais s'il les lâchait encore pour aller soigner les blessés. C'était un Sioux qui réparait les fusils à Batoche et il était très adroit. Jim Swan fabriquait des balles avec le plomb des caisses de thé.

Informations générales

Les capitaines étaient: William Boyer, Isidore Dumont, Augustin Laframboise, Calixte Lafontaine, Isidore Dumas. On laissa dans les stores la plupart des marchandises, et on les y faisait garder.

Batoche

[Le] campement des Anglais [est] à la place de Gabriel³². Ils brûlent sa maison et démolissent ses étables avec lesquelles ils redoublent le *Northcote* [le nom d'un bateau] pour le protéger des balles. Les éclaireurs métis les voyaient faire. On suppose donc que le *Northcote* va descendre la rivière pour les cerner.

Le samedi 9, ils arrivent à Batoche avant midi. Gabriel avait placé des Métis sur la rive droite, en dessous du cimetière, car le cheval de la rivière passe tout le long sur la grève, et Gabriel avait supporté qu'il fallait que le *Northcote* passe à bout portant ou bien qu'il s'éloigne vers l'autre rive où l'eau est si peu profonde que le bateau y toucherait le fond. Il avait aussi placé sur l'autre rive, un peu en aval, tous les Métis qui étaient de l'autre côté, afin que le bateau qui, à la décharge de droite, fuirait sans doute en obliquant à gauche, se trouve à nouveau à bout portant de la nouvelle décharge³³.

Gabriel avait aussi donné l'ordre de baisser le câble, mais on pensa qu'il était assez bas et on ne le toucha pas. Le *steamboat* alla mettre l'ancre un peu plus bas que chez Fagerau. Tandis que ceci se passait, les Anglais arrivaient chez [Jean]Caron. Ils essaient de tourner par la Belle Prairie. Gabriel envoie Michel Dumas avec ses gens pour empêcher les Anglais de réparer la cheminée du *steamboat*, mais ils restent sur le haut des côtes, et leur mission est inutile³⁴.

Pendant la première journée, les Anglais essaient de faire le tour par la Belle Prairie. Ils établissent une mitrailleuse de ce côté. Un moment, ils tirent sur Gabriel à cheval, distant d'un mille [1,8 km], mais les balles passent par dessus. Ils se retirent à la nuit. Des trous sont établis depuis les côtes près du cimetière, jusque chez Emmanuel Champagne. Ils sont

distants de soixante-quinze verges [68 m] environ les uns des autres. Deux ou trois hommes dans chaque trou. Il y a environ une cinquantaine d'hommes occupant ces trous. Les autres hommes se cachent dans les petites branches. Il y a environ cent cinquante hommes de ce côté et cent sur l'autre rive. À la nuit, quelques Métis tirent [sur] les Anglais en train de manger, des écors en face [de] l'ancienne forge. Toute la nuit, on garde les trous. Quelques Sauvages tirent [sur] les Anglais.

Le deuxième jour, Middleton fait travailler à l'établissement des fortifications tout autour de son camp, pour y dormir tranquille³⁵. Les Anglais commencent le feu après déjeuner. Ils sont maîtres de l'église et du cimetière; ils établissent une mitrailleuse sur la Petite Prairie, en haut de la descente du chemin qui va à Batoche, à gauche du chemin d'alors, maintenant abandonné, et à droite du chemin actuel. Gabriel s'approche avec quelques gens en se traînant dans les petits trembles. Gabriel dit à ses gens: «Laissez-moi aller en avant, je vais m'approcher assez près pour le tirer dans la tête et être sûr de ne pas le manquer. Puis vous vous précipitez, prenez la mitrailleuse et la descendrez dans le chemin à toute vitesse.» Il s'était approché comme il voulait et s'apprêtait à tirer quand ses gens tirent de loin, l'artilleur est manqué, et un renfort lui arrive à l'instant³⁶.

Peu d'incidents pendant les trois premiers jours. Les Anglais ne peuvent forcer la ligne de défense. Au reste, ils ne semblent pas forcer beaucoup. (Le rapport dit qu'en effet Middleton a pour plan de faire épuiser les munitions des Métis, sans doute d'après l'avis du père Végreville.) Pendant ces deux derniers jours, un Sioux, Joli Corbeau, a la jambe cassée au cimetière. J. B. Boucher, père, est blessé à la fesse. Daniel Gariépy a le poignet cassé et la poitrine percée par la même balle.

Chaque soir, les Anglais retournent dans leur camp. Et souvent, il y en a qui laissent par terre de petits tas de cartouches déposées au pied d'un arbre, au pied duquel ils étaient sans doute embusqués. On trouve aussi plusieurs fois des gargousses de mitrailleuses qui contenaient chacune quarante cartouches. Et ces dernières étaient précisément du calibre des carabines de chasse à douze coups qu'avaient plusieurs Métis. On ramasse aussi les fusils des morts, si bien

qu'à la fin, on en possède soixante ou soixante-dix. Ce qui est plus grave, et ce que Gabriel Dumont m'a affirmé sans se douter de la gravité de ce qu'il disait, puisque je l'ai surpris en le lui révélant, c'est qu'on a aussi trouvé des balles explosives. Or, on sait qu'il est convenu entre les nations que les gros projectiles seuls peuvent être explosibles, leurs débris étant encore de grosseur assez forts pour mettre un homme hors de combat; au lieu que l'objet d'une balle explosible étant de faire une blessure atroce et mortelle est contraire au principe fondamental de la guerre, laquelle doit avoir pour but, non pas de tuer des soldats ennemis, mais de les mettre momentanément hors de combat. Or, une balle simple met son homme hors de combat, et sa blessure est guérissable, tandis que la blessure d'une balle explosive produisant un déchirement interne de chairs et d'os est inguérissable. Les troupes gouvernementales ont commis là une grosse faute contre l'humanité et contre le droit des gens admis par les nations civilisées.

Bataille de Batoche (2^e ou 3^e jour)³⁷

La mitrailleuse [est] placée sur la petite butte en avant de la prairie de l'église, entre le vieux et le nouveau chemin. Gabriel veut aller tuer le canonnier. Il dit à ses hommes «Laissez-moi l'approcher. Je veux le tirer dans la tête et puis vous vous précipitez et descendrez la mitrailleuse à toute vitesse», mais les hommes qui sont en arrière tirent auparavant deux ou trois coups sur le canon, sans le toucher. Immédiatement, celui-ci tourne sa mitrailleuse dans la direction d'où partaient les coups de feu. Les branches étaient fauchées tout autour de Gabriel et les siens, qui s'enfuient en rampant parmi les petites branches sans être atteints.

Quand Gabriel était à New York, engagé chez Buffalo Bill, un homme sachant qu'il était là le demanda et lui dit:

– «J'ai fait autrefois la guerre contre vous. J'étais le conscrit qui tirait la mitrailleuse en avant de l'église, mais c'est passé, vous ne m'en voulez pas. Du reste, ajouta-t-il, je n'ai jamais tiré sur vous, j'envoyai les coups en l'air, seulement pour vous faire peur.»

– «Oh non, je ne vous en veux pas puisque vous étiez engagés pour cela, mais j'ai bien essayé de vous tirer et de vous envoyer une balle dans la tête. Quant à tirer par-dessus

nous pour nous faire peur, là vous mentez (il lui raconta l'histoire) et, dit-il, la terre me volait dans les yeux et tout autour de moi, les petites branches étant coupées.»

Cet homme était un Américain du Montana, et Gabriel étant au Montana pendant la guerre (de Transvaal) des Pieds-Noirs, apprit qu'il y était aussi engagé et qu'il venait de s'y faire tuer.

Quatrième journée³⁸

Jusque vers les trois heures, les Anglais ne forcent pas plus que les autres jours. Le soleil était déjà bas quand ils ont pris la maison de Batoche. Ils forcent sur tous les côtés à la fois. Quand ils ont forcé la ligne des trous, ils s'avancent presque sans arrêt jusqu'aux maisons. Gabriel dit qu'il n'était pas d'avis de faire des trous, parce qu'il savait ce qui arriverait, que les gens s'y sentant en sécurité complète y tiendraient jusqu'au bout et qu'alors ils n'en pourraient plus sortir sans être tués à bout portant. C'est ce qui arriva. Les Anglais, s'avancant en gros bataillons, faisaient sans cesse pleuvoir les balles sur les trous d'où on les tirait, si bien que les Métis ne pouvaient même [pas] lever la tête pour voir et tirer aussi. Et quand les Anglais étaient si près qu'il n'y avait plus d'espoir, les Métis tâchaient de fuir, mais ils tombaient morts au même moment.

Après que les Anglais furent entrés dans la maison de Batoche, qui n'était pas occupée par les Métis du reste, Gabriel Dumont résista pendant une demi-heure dans le contrebas. Il était avec le vieux Joseph Vandale, Joseph Vandale, neveu du précédent, le vieux Ouелlette, Pierre Sansregret, David Tourond et un petit Sioux. Ils étaient en-dessous de la maison Batoche. C'est pendant ce temps que Daniel Ross est blessé de la maison Batoche³⁹. Il crie à Gabriel et au Sioux de venir et de le traîner hors du champ de bataille.

– «Es-tu blessé à mort, ou es-tu encore de la vie?», lui cria Gabriel.

– «Oh! je n'ai plus de vie», lui répond Daniel Ross.

– «Alors, dit Gabriel, c'est bien de valeur d'aller se faire tuer? Ça ferait deux morts au lieu d'un.»

Daniel Ross était entre la maison de Batoche et le magasin de Fisher.

Les Anglais occupaient la maison de Batoche, mais il y avait aux fenêtres des rideaux rouges, en sorte qu'on ne pouvait les apercevoir. Cependant Gabriel tirait à travers les rideaux afin d'effrayer les Anglais de façon à ce qu'ils ne prennent pas leur temps pour tirer. Ce fut alors que fut tué le capitaine French. Il était dans la chambre qu'occupait Gabriel. Il ne fut pas tué net. Il se traîna dans la chambre jusqu'au passage et roula dans l'escalier, laissant partout des traces de sang. On le trouva au bas de l'escalier. Joseph Vandale, le vieux, aussi fut blessé là. En même temps, il eut les deux bras cassés, dont un à deux endroits. Comme il était boiteux, il perdit l'équilibre et tomba en avant. Il cherchait vainement à se relever. Gabriel l'aida et lui dit :

– «Va-t-en d'ici. Retire-toi.»

– «Non, dit Vandale, j'aime mieux maintenant qu'ils m'achèvent, puisque j'ai les deux bras cassés.»

– «Va, va, dit Gabriel, il ne sera pas dit que je te laisserai ici en vie.»

Et il l'obligea à partir. Vandale passe le chemin qui descend à la traverse, et Gabriel et les siens continuent de se battre en dessous de la maison de Batoche.

Un peu après, ils passent aussi le chemin, car déjà les Anglais occupaient le magasin de Fisher. Ils combattent alors de la côte entre le magasin de Fisher et sa maison. C'est là que le vieux Ouellette est tué. Ils se trouvaient précisément au-dessus des tentes des femmes, que celles-ci avaient abandonnées. Dans la tente de la mère Tourond, Gabriel retrouve Joseph Vandale et l'oblige encore à fuir plus loin. Il s'en alla seul, les autres continuant à combattre, et on le retrouva mort, percé de coups de baïonnettes, un quart de mille plus loin, vers la maison d'Emmanuel Champagne. Il y avait aussi, près de la tente de la mère Tourond, dans un wagon, un petit Sioux blessé. Il avait une balle dans la poitrine. Il ne voulut pas s'en aller. «On le laissa, dit Gabriel, car il était toujours pour faire un mort; il avait du sang dans la bouche. C'était le fils du Joli Corbeau, dont le père avait déjà été blessé.»

Après que le vieux Ouellette eut été tué, Gabriel et les siens redescendent près des tentes des femmes afin d'y attendre les Anglais quand ils viendront. «C'était fini,

évidemment, dit-il, mais c'était seulement pour ne pas laisser rentrer les Anglais à si bon marché.» Gabriel était avec Joseph Vandale, Pierre Sansregret, David Tourond. Et ils rencontrent là Philippe Gariépy, John Ross, Carbatte, fils de John Ross, un jeune Métis anglais, fils de Tom Anderson, Hilaire Patenaude, Henry Smith. La plupart voulaient s'enfuir, mais Gabriel les retient pour faire le dernier coup de feu. On tiraille encore sur les Anglais dans la demi-obscureté. Quand on n'eut plus de cartouches, on s'en alla.

On suivit le long de la rivière jusque chez Emmanuel Champagne. Là, Gabriel demanda à Hilaire Patenaude ce qu'il avait fait d'un demi-baril de poudre qu'il lui avait confié. L'autre l'avait laissé en deçà. «Va le chercher», dit Gabriel. Mais Hilaire Patenaude n'ose pas. Alors Gabriel dit à Henry Smith: «Tu n'as pas peur, toi, vas le chercher. Il n'y a pas de danger, les Anglais ne sont pas encore là.»

Alors Henry Smith enlève ses souliers pour mieux courir, car il avait des souliers durs. Il confie aussi son fusil à John Ross. Gabriel l'attend auprès de ses souliers, mais les autres s'en vont, John Ross, en emportant le fusil de Henry Smith qui se trouve sans arme à son retour.

Il faisait nuit, il fallait manger. Gabriel se souvient que non loin, il y a des loges de Sioux qui ont fait boucaner de la viande les jours derniers. Il y va et rapporte une brassée de viande sèche. Puis il gagne en deçà de chez Édouard Dumont, où les femmes sont rassemblées. C'est là qu'il vit Riel pour la dernière fois et il l'entendit dire à Mme Riel: «Je crois que le bon dieu veut que je meure.» Il donne la brassée de viande à sa femme en lui disant d'en donner aux autres. Il y avait là, entre autres, la femme de Riel et Riel lui-même. Ils sont tous pressés de fuir plus loin, mais Gabriel veut aller chercher un cheval afin de pouvoir fuir s'il le faut. Il dit à sa femme: «Attends-moi là.» Il va à l'écurie d'Emmanuel Champagne où il savait qu'il y avait toujours des chevaux, mais la police les occupe déjà. Il revient sans les tirer, quoiqu'il en ait fort envie, mais il ne veut pas s'attarder, puisque sa femme l'attend. Quand il revient près d'elle, elle était seule. Il la cache dans une île. Il part alors prendre un étalon appartenant à Batoche, mais il criait, se cabrait, si bien qu'il veut en chercher un autre. Il l'attache dans un bluff. Il cherche un autre cheval, il

rencontre Henry Smith et le fils de John Ross. Ce dernier cherchait son père, et Henry Smith le cherchait aussi pour avoir son fusil qu'il avait emporté. Ceux-ci disent à Gabriel que non loin il y a les chevaux de Pierriche Parenteau, et il résout d'aller les chercher.

Gabriel a trouvé une chéière [chaudière]. Il l'emporte avec lui, et Henry Smith tient l'étalon qu'ils ont été reprendre. Ils vont ensemble à la maison de Daniel Gariépy, où habitait Maxime Lépine, le voisin [vivant] plus loin qu'Édouard Dumont. On entre, on allume la lampe. Gabriel prend du thé, deux assiettes, deux pots, deux couteaux et deux fourchettes, et il s'en va retrouver sa femme. Chemin faisant, il trouve une jument bichonne qu'on avait prise à la police quelques temps auparavant. Arrivé près de sa femme, il attache l'étalon et la jument dans un bluff, loin l'un de l'autre. En entendant l'étalon, les chevaux de Pierriche Parenteau accourent au galop. Gabriel croit que c'est de la police. On est maintenant au milieu de la nuit. Gabriel va se cacher au coin du bluff avec sa carabine afin de descendre quelques policemen quand ils passeront. Mais il reconnaît que ce sont des chevaux libres et voit que ce sont ceux de Pierriche Parenteau. Il prend une jument et lâche l'étalon. Il met alors sa femme sur l'une des juments, mais elle n'avait jamais été à cheval. Il faut qu'il tienne son cheval par la corde. Il met sur l'autre jument un demi-sac de farine qu'il a emporté et marche en avant à pied en tenant les deux chevaux, mais l'étalon suit les juments en menant le diable. À force de taper dessus à coups de bâtons, il finit par le renvoyer.

Ils allèrent camper à l'extrémité nord-est de la Belle Prairie. Ils repartent au petit jour et vont dans du grand bois où ils déjeunent. Puis Gabriel y laisse sa femme cachée et s'en va à la recherche de Riel, à pied. Il se dirigea du côté des côtes, se cachant dans les petits bluffs. En arrivant, il voit un homme qui montait la côte en se cachant. Il reconnaît que c'est un Sioux. Il va vers lui sans que l'autre s'en aperçoive et quand il est très près, il lui parle en sioux. Le Sioux fait un bond de surprise.

Gabriel continue de chercher Riel⁴⁰. Il ne cherche plus à se cacher; il l'appelle tout haut. Jim Short lui répond du pan de la côte, mais n'ose monter jusqu'à la prairie. Gabriel va à

lui. Jim Short lui dit qu'il a son cheval auprès, mais qu'il l'abandonne, parce qu'il ne pourrait pas se cacher avec.

– «Je vais le prendre, moi», dit Gabriel.

– «Prends-le!»

– «Mais as-tu sa corde?»

Jim Short se l'était mise en ceinture autour du corps et la lui donne. Gabriel va prendre le cheval. Il continue d'appeler. Les trois petits Trottier lui répondent. Ils cherchaient leur mère. Il y avait plusieurs chevaux de Métis sur le chemin. «Prenez-le, dit Gabriel, car la police va toujours les prendre.»

Il retourne à sa femme avec le cheval de Jim Short et, là, il voit la piste de Métis en fuite. Ils la suivent. En arrivant près de chez Calixte Lafontaine, on trouve la femme emmenant Champagne en wagon. Elle leur dit qu'en effet, beaucoup de gens en fuite ont passé là. Ils continuent et trouvent la femme de Baptiste Parenteau, la sœur de Riel. Ils suivent toujours les pistes et rejoignent les fugitifs à dix milles de là, vers la butte à Montour. Il y avait dix femmes et quelques hommes, Élie Dumont, Pierre Laverdure, le fils de Pierre Sansregret. Ils campent avec eux.

Le lendemain, laissant une jument aux femmes et donnant l'autre à Alexandre Fagerais, son fils adoptif, il va chez son père⁴¹. En chemin, il rencontre trois policemen escortés de quelques Sauvages. Il avait toujours sa carabine. Ils étaient à trois cents verges. Les Sauvages le reconnaissent et disent à la police qui il est, mais ceux-ci le connaissent trop de réputation pour aller l'aborder en aussi faible nombre. Ils envoient seulement un Sauvage qui va à Gabriel. Quand il est à portée de la voix, Gabriel lui ordonne de s'arrêter.

– «As-tu peur de moi?» dit le Sauvage.

– «Certainement, dit Gabriel, comment hier tu te battais contre la police et aujourd'hui tu l'aides à me chercher?»

– «Tu n'as pas besoin d'avoir peur de moi», dit le Sauvage.

– «N'approche pas, répond Gabriel, je ne me fie pas à toi.»

Les policemen restent toujours à distance; ils n'osèrent approcher, car ils savaient que Gabriel ne voulait pas se laisser prendre vivant. Il dit au Sauvage, «Moi je n'ai pas déposé les armes. Je suis toujours combattant, et le premier qui

m'approche, je le tue.» Le Sauvage rejoignit la police et ils s'en allèrent, sans doute pour revenir plus nombreux, mais ils ne retrouvèrent pas Gabriel.

Il continue pour aller chez son père. Il trouve Jean-Baptiste Parenteau qui lui donne son meilleur cheval afin qu'il puisse se sauver avec. Chez son père, il trouve Moïse Ouellette qui était porteur de la lettre pour Riel et les autres. Il fit la commission à Gabriel.

– «Sais-tu ce qu'il y a dans la lettre? Te l'ont-ils lue en te la donnant?», dit Gabriel.

– «Oui, ils te promettent justice, si tu te rends avec Riel», dit Moïse.

– «Ah! bien, moi je ne me rends pas. Et puis je cherche aussi après Riel, mais ce n'est pas pour le faire rendre, c'est pour l'emmener. Et si je le trouve avant toi, je l'emmènerai de force, je ne le laisserai pas se rendre.»

Mais Moïse le rencontra le premier⁴². Gabriel ne le revit pas.

Après Batoche

À la fin, on avait environ soixante-dix fusils pris aux Anglais. Un Français, Paul Chelet [Schley], va au camp et, en parlant à un officier Anglais, lui dit:

– «Savez-vous ce que vous avez tué avec votre mitrailleuse?»

– «Non.»

– «Eh bien je le sais moi.»

– «Combien, dites, je serais content de le savoir.»

– «Eh bien vous avez tué un.»

– «Ah! dit l'officier. Ce n'est pas possible.»

– «Et c'est ma chienne.»

L'officier était furieux, croyant que l'autre voulait se moquer de lui et il était près de lui donner des coups.

Le Père Aymée [André] dit aux policemen: «Vous cherchez Gabriel? Ah! Vous perdez bien votre temps. Il n'y a pas quelques brins d'herbe de la prairie qu'il ne connaisse.» Gabriel ne voulait pas se rendre. Il demanda à ceux qui se rendaient de lui donner leurs cartouches, en sorte qu'il se trouva muni de quatre-vingt cartouches de carabines et de

quarante cartouches de revolver. C'était celui du shérif, qu'il avait repris à Monkman, auquel il l'avait donné d'abord.

Gabriel Dumont voulait emmener Riel aussi de l'autre côté des lignes. Il le chercha pendant quatre jours. Une fois, il l'appela dans un bluff, pensant qu'il devait être par là. Précisément, il y était avec les femmes et Nicolas Falignon. Ceux-ci reconnurent la voix de Gabriel, mais Riel craignait que ce ne fut un piège des Anglais, et on ne répondit pas.

Moïse Ouellette reçut de Middleton une lettre pour Riel et Gabriel Dumont, les invitant à se rendre et leur promettant justice. Moïse Ouellette trouva Gabriel, mais celui-ci déclara ne pas vouloir se rendre. Et comme Moïse Ouellette demandait où était Riel, Gabriel lui dit: «Moi aussi je le cherche, mais c'est pour l'emmener.»

Le quatrième jour au soir, Gabriel rencontra encore Ouellette. Celui-ci avait perdu son cheval. Et il demanda le sien à Gabriel. «Ah bien! Tu plaisantes, dit Gabriel, te prêter mon cheval, à toi qui travailles pour le gouvernement.» Tout de même, il lui indiqua des familles qui étaient campées près de Bellevue et où il pourrait sans doute avoir un cheval.

Le quatrième jour, Riel se rendit. Gabriel l'apprit et résolut alors de partir seul. Il avait campé cette nuit avec Jean Dumont. Le soir, il leur dit adieu et les quitta. Comme il s'éloignait, on le rappelle. C'était Michel Dumas qui voulait partir avec lui. Il se repentit ensuite, dit-il, d'être parti avec lui, puisque Michel Dumas buvait avec l'argent qu'on leur donnait en secours en Amérique, ce qui leur aliénait les sympathies.

Pendant les quatre jours qu'il avait passé autour de Batoche, il n'avait jamais été plus loin que Bellevue, c'est-à-dire à huit ou dix milles. Cependant, la plaine était constamment battue par des patrouilles ennemies à sa recherche. Mais lui venait camper à Batoche même chaque soir. Et le lendemain, dès le jour, il guettait le départ des patrouilles et il partait sur leurs derrières, marchant toute la journée à leur suite. De temps en temps, il se dissimulait dans un bluff pour attendre qu'ils fussent hors de vue, puis il allait, connaissant le pays comme sa poche, sachant où il fallait s'arrêter pour ne pas risquer de se mettre en vue, faisant une

promenade derrière ceux qui le cherchaient. Du reste, il était bien décidé, le cas échéant, à ne pas se laisser prendre vivant: «Ils ne me prendront pas avec leurs mains», disait-il. Il comptait sur sa carabine, sur son cheval, sur son adresse et son sang-froid surprenants.

On pense que Riel se rendit afin de sauver la vie de ceux qui étaient compromis, en offrant la sienne à la place [des autres]. Car il pensait qu'on se contenterait de sa tête. Pendant ces quelques jours, il disait un jour à sa femme: «Oh! ma pauvre Marguerite, je crois bien que le bon dieu veut que je meure.» Il avait aussi dit auparavant: «Si ça tourne mal et que les premiers se sauvent, il y en aura beaucoup de la suite qui seront pendus.» En prison, il dit: «Pour moi, je sais que je serai pardonné par Dieu, mais non par les hommes. Gabriel, lui, sera pardonné par Dieu et par les hommes.» Une autre fois, en prison, il était parvenu à enlever un nœud qui se trouvait dans le bois de la porte. Comme Joseph Delorme passait pour aller aux cabinets d'aisance, il lui dit: «Quand tu repasseras, vas tranquillement sans regarder de mon côté et je te parlerai.» Et alors il lui demanda:

– «Sais-tu où est M. Dumont?»

– «On dit qu'il a traversé les lignes.»

– «C'est bon, dit Riel alors. Pour vous tous, vous allez vivre, mais non pas moi. Vous pourrez vous fier sur Gabriel Dumont; il va voyager partout et il sera partout bien reçu. Il nous rendra des services. Moi, je vais mourir mais lui, il va vivre bien vieux.»

Joseph Delorme (maintenant au lac Dauphin) eut les deux testicules emportées à la bataille de Batoche. La balle avait aussi traversé la cuisse. Il fut relevé par les Anglais et soigné. Il y avait un trou béant de chaque côté de l'ouverture de la blessure. Pour le fermer, on prit de la chair sur la ferme, pour pratiquer l'opération de la greffe. On voulait l'endormir. Il ne voulut pas. Et il riait pendant l'opération, pour montrer qu'il n'avait pas peur.

Reddition de Gabriel Dumont et Michel Dumas à la police américaine

En arrivant au fort Assiniboine, ils vont immédiatement se remettre aux mains des autorités⁴³. On les remet entre les

mains d'un sergent qui les prie de le suivre. Ils traversent un couloir et ouvre une porte qui [est] celle de la prison; il les fait entrer et les enferme. «Ah, bien s'écrie Gabriel, cette fois, je me vais trouver bien; au moins cette fois-ci, on ne va plus coucher dehors!» Puis à peine quelques instants s'écoulent, et le sergent revient en hâte, ouvre la porte et les prie de sortir en s'excusant car, dit-il, «Il a fait une erreur. Il a mal compris, ce n'est pas là qu'on lui avait dit de les conduire, mais dans la grande salle.» C'est là qu'il les amène alors. Un officier les y attendait, qui leur fait à nouveau ses excuses. Et on les conduit ensuite à l'officier supérieur du fort qui parle français⁴⁴. Celui-ci leur dit qu'il va télégraphier à leur sujet au gouvernement, que d'ici là, ils resteront au fort où ils seront bien traités. La réponse de les remettre en liberté fut reçue le troisième jour après, à deux heures du soir⁴⁵.

Riel

Quand il entendait sacrer, il disait:

– «Demandez vite pardon à Dieu.» Un jour qu'il disait cela à un Métis, celui-ci lui répond: «Ah bien! je ne fais pas attention.»

– «Ca ne fait rien, dit Riel, vous offensez tout de même le bon Dieu! Vous comprenez, il vous entend et ça lui fait de la peine. Allons demandez-lui pardon mon ami!»

– «Ah! sacré nom de nom! Pardon!», fait l'autre impatienté.

Et Riel s'en fut, découragé d'empêcher ses gens de sacrer. Riel disait ne pas aimer les prêtres parce que ceux-ci ne suivaient pas la loi de Dieu. «Vous voulez faire écarter le monde pour faire de l'argent», disait-il.

NOTES

1. Pour une biographie détaillée de la vie de Gabriel Dumont, voir Woodcock (1975).
2. Les Cris étaient traditionnellement les alliés des Métis; ils étaient aussi les ennemis des Sioux, des Pieds Noirs et des Gros-Ventres.
3. L'enfarge était un objet qui servait à immobiliser les chevaux par les pieds. C'est un vieux mot canadien.
4. En 1862, Gabriel Dumont a accompagné son père, Isidore Dumont, au lac du Diable pour signer la paix avec les Sioux-Dakotas.

5. L'escarmouche du lac aux Canards se produisit le 26 mars 1885.
6. Gabriel Dumont participa en effet au West Show de Buffalo Bill Cody, mais pas plus que trois mois. Il joignit le West Show le 7 juillet 1886.
7. Les Métis envoyaient des pétitions pour faire valoir leurs droits mais les autorités dédaignaient leur répondre. Par exemple, en mai 1881, cent quatre Métis signèrent une pétition dans laquelle ils demandaient les mêmes avantages qui avaient été accordés aux Métis du Manitoba en 1870, c'est-à-dire des bons-titres aux chefs de famille et des terres aux enfants ainsi que l'arpentage en bordure des lacs et des rivières.
8. En juin 1881, trente-cinq Métis, établis depuis 1860 sur les bords de la rivière Qu'Appelle, adressèrent des pétitions au lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest (les provinces de l'Alberta et de la Saskatchewan), Edgar Dewdney, pour qu'on respecte leurs droits. Le 4 septembre 1882, quarante-sept Métis de Saint-Antoine-de-Padoue, sur la rivière Saskatchewan-Sud, dont Gabriel Dumont, firent part de leurs revendications au premier ministre du Canada, John A. Macdonald.
9. Lors d'une assemblée des Métis de Saint-Laurent à Batoche, le 24 mars, Gabriel Dumont demanda aux Métis français et anglais de s'unir pour défendre leurs droits. C'est lors de cette assemblée qu'on suggéra d'appeler Riel à la rescousse. Cependant ce n'est que le 6 mai, à Prince Albert, à l'école Lindsay, lors d'une réunion présidée par un Métis anglophone, Andrew Spence, que fut rédigée la décision.
10. En fait, le matin du 18 mars, cent hommes de la police montée du Nord-Ouest quittaient Regina pour le fort Carlton sous la conduite du commissaire A. G. Irvine.
11. Il s'agissait de John Lash, l'agent des Américains de la région du fort Carlton, et son interprète William Tompkins.
12. Tout ceci se passait le 18 mars aux magasins Walters et Baker. Les Métis se saisirent des armes et des munitions entassées dans ces magasins. Les intentions de Riel étaient de s'emparer du fort Carlton afin de pousser John A. Macdonald à négocier.
13. Il s'agissait de Peter Tompkins et John McKean. En fait, les deux hommes furent arrêtés à Batoche, puis escortés chez Norbert Delorme.
14. Le commandant du fort Carlton, Crozier, décida d'envoyer Hillyard Mitchell et un Métis écossais du nom de Tom McKay pour négocier avec Louis Riel. Ce dernier demanda à Mitchell de retourner au fort Carlton pour demander à Crozier de céder le fort aux Métis. Mitchell revint à Batoche avec la réponse du commandant, mais Riel refusa d'aller au fort Carlton pour parlementer.

15. En fait, à une courte distance à l'est du fort Carlton, Lépine et Nolin rencontrèrent Tom McKay et un autre homme envoyés par Crozier. Ce dernier demandait aux Métis de livrer leurs chefs, et qu'à cette condition, on les laisserait en liberté.
16. Le lac aux Canards était un point stratégique car son occupation aurait permis un meilleur contrôle des pistes menant à Prince Albert et au fort Carlton. Les Métis avaient peur que Crozier s'y établisse afin d'espionner leurs activités.
17. Crozier, qui avait peur que les Métis interceptent le commissaire Irvine, envoya le député shérif de Prince Albert, Harold Ross, et John Astley pour espionner les activités des Métis.
18. Le 26 mars 1885, le sergent de la police montée, Alfred Stewart, et les dix-huit hommes qui l'accompagnaient dans huit traîneaux se dirigèrent vers le lac aux Canards; quatre éclaireurs les précédaient ainsi que Tom McKay.
19. Le sergent Alfred Stewart avait envoyé un courrier pour avertir Crozier de ce qui était arrivé. Ce dernier, qui voulait attendre les renforts d'Irvine, fut néanmoins influencé par les volontaires et Lawrence Clarke, et quand on insinua qu'il était un lâche, il décida de se diriger vers le lac aux Canards.
20. Le Cri Assywin, un des capitaines de la réserve du chef Beardy. On l'amena au magasin Mitchell où il mourut le soir même. Il semble que ce soit Crozier qui donna l'ordre à Joe «Gentleman» McKay de tuer Assywin; puis, il tua de son revolver Isidore Dumont.
21. Au bruit de la fusillade, Riel était parti de Batoche avec soixante-dix hommes.
22. Les policiers s'étaient cachés derrière les traîneaux et les arbres, mais les volontaires, sans expérience, se jetèrent sur la maison dans laquelle se trouvaient les Métis. Pris dans un mètre de neige, ils furent les premières victimes du combat.
23. Il s'agissait de Thomas Sanderson.
24. Le fort Carlton prit feu le 28 mars, vers une heure du matin, par accident, alors que la police montée évacuait les lieux.
25. Ce sont les Métis anglophones de Prince Albert qui insistèrent pour voir la lettre. Ils furent surpris de lire qu'on leur permettait de ramasser leurs morts. Finalement, Crozier demanda à William Drain et Thomas Jackson d'accomplir cette tâche.
26. William Henry Jackson était le secrétaire de Riel. Son frère, Tom Jackson, voulait absolument se rendre au lac aux Canards pour soigner son frère qui faisait une dépression nerveuse.

27. La coulée de Tourond. C'était la frontière sud des territoires métis.
28. Middleton quitta Qu'Appelle le 6 avril avec quatre-cent sept hommes et cent deux charrettes chargées de provisions. Ils se reposèrent deux jours à Humboldt, puis ils avancèrent cinquante kilomètres au sud de la traverse de Clarke.
29. Dumont avait passé le début de la bataille à encourager ses hommes et à éviter les désertions. Mais afin d'éviter un encerclement, il décida de mettre le feu à la prairie. Mais les soldats l'éteignirent, aidés par la pluie qui avait commencé à tomber.
30. Dumont essaya de rejoindre le côté nord de la coulée où était le gros de ses hommes, mais il ne put le faire, car ils étaient encerclés par les soldats.
31. Fish Creek fut donc un revers pour Middleton qui voyait la mort de dix soldats et une soixantaine de blessés.
32. Le 7 mai 1885.
33. Le *Northcote* avait quitté Swift Current le 23 avril accompagné par deux barques. Il n'arriva à Fish Creek que le 5 mai. Le bateau devait néanmoins atteindre Batoche le 9 mai: alors que Middleton attaquerait par terre vers 9 heures du matin, le *Northcote* devait créer une diversion. Le 9 mai, le *Northcote* fut accosté à la traverse de Gabriel Dumont. Les madriers de la maison détruite de Dumont servirent à protéger le vapeur.
34. À cause du feu soutenu des Métis des deux côtés de la rivière, le vapeur accéléra et arriva à Batoche plus tôt que prévu, et les assauts coordonnés de l'armée de terre et des forces navales du *Northcote* furent contrariées. De plus, les Métis n'avaient pas baissé assez bas le câble du bac qui traversait la rivière. Certes, le vapeur put se libérer, mais il perdit sa cheminée et sa sirène dont les sifflets devaient avertir Middleton de sa progression. Le feu se répandit sur le pont, et le vapeur dériva trois kilomètres plus bas, et malgré les ordres de l'officier de retourner au combat, l'équipage se mutina et refusa d'obéir aux ordres.
35. Durant la première journée, la progression des hommes de Middleton fut limitée. La résistance acharnée des Métis l'obligea à rebrousser chemin. On construisit alors sur la ferme de Jean Caron un «zareba», un camp fortifiée, à quatre cents mètres de l'église du village.
36. Nous savons que la première journée, le samedi 9 mai, les armées canadiennes atteignirent le sommet de la colline qui surplombait la plaine de Batoche et ils commencèrent à bombarder la maison où se tenait le Conseil métis. Les Métis

faillirent s'emparer des canons mais le lieutenant A. L. Howard agit avec rapidité en déchargeant sans arrêt des rafales de la mitrailleuse Gatling.

37. Le dimanche 10 et le lundi 11 mai 1885.
38. Le 12 mai, Middleton mit en place un plan définitif. Les militaires canadiens, accompagnés d'une mitrailleuse Gatling et de canons, attaqueraient de l'est.
39. Le capitaine French et ses hommes s'emparèrent de la maison de Xavier Letendre dit Batoche. Mais en ouvrant une fenêtre, le capitaine French fut tué par Donald Ross. Ce dernier fut abattu à son tour par un éclaireur canadien.
40. Il le chercha pendant trois jours pour l'empêcher de se rendre à Middleton.
41. Isidore Dumont père vivait à environ cinq kilomètres de Batoche.
42. Moïse Ouellette avoua à Gabriel Dumont qu'il avait déjà remis cette lettre à Riel et que ce dernier s'était déjà livré aux forces canadiennes.
43. Les autorités américaines avaient été informées par télégraphe.
44. Il s'agissait du général Terry. Cependant, un Canadien, le sergent Prévost, tenta de tuer Dumont mais les soldats américains l'en empêchèrent. Les militaires organisèrent même une réception pour les fugitifs.
45. Le président Cleveland donna l'ordre de les relâcher. Madeleine Dumont les rejoignit à Lewiston. Elle annonça la mort d'Isidore Dumont, et elle mourut elle-même quelques semaines plus tard à Great Falls.

BIBLIOGRAPHIE

- BEAL, Bob et MacLEOD, Rod (1984) *Prairie Fire: The 1885 North-West Rebellion*, Edmonton, Hurtig Publishers, 384 p.
- CHARLEBOIS, Pierre Alfred (1991) *La vie de Louis Riel*, Montréal, VLB éditeur, 376 p.
- HILDEBRANDT, Walter (1985) *The battle of Batoche: British Small Warfare and the Entrenched Metis*, Ottawa, Environment Canada, 120 p.
- OPPEN, William A. (dir.) (1979) *The Riel Rebellion: A Cartographic History / Le récit cartographique des affaires Riel*, Toronto, University of Toronto Press, 109 p. [en collaboration avec les Archives publiques du Canada]

- OUIMET, Adolphe (1889) *La vérité sur la question métisse au Nord-Ouest*, Montréal, s. é., 400 p.
- PAYMENT, Diane (1990) «*Les gens libres – Otipemisiwak*», *Batoche, Saskatchewan, 1870-1930*, Ottawa, Lieux et parcs historiques nationaux, Service des parcs, 378 p.
- TRÉMAUDAN, Auguste Henri de (1935) *Histoire de la nation métisse dans l'Ouest canadien*, Montréal, Albert Lévesque, 448 p.
- WOODCOCK, George (1975) *Gabriel Dumont: The Metis Chief and His Lost World*, Edmonton, Hurtig Publishers, 256 p.